

1 fr. 25
2 fr. BELGES
0.40 SUISS
24 pages



regards

PARAIT LE JEUDI

N° 160

4 FEVRIER 1937

Religieux et Miliciens BASQUES fraternisent

un émouvant reportage de nos
ENVOYÉS SPÉCIAUX

POUTERMAN ET CHIM

Rev 7/12
A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

LE CENTENAIRE DE POUCHKINE : nombreux documents inédits



ACTUALITES

de
la
semaine



1. Les inondations ont provoqué des désastres dans le centre des Etats-Unis : il y a des centaines de morts, plus d'un million de sans-abri, les dégâts se chiffrent par dizaines de millions. Notre photo montre la gare de Cincinnati envahie par les eaux.

2. En Belgique : M. Vandervelde a démissionné du Cabinet Van Zeeland.

3. Arthur Wauters, directeur du « Peuple » remplace le leader socialiste dans le ministère.

4. M. Yvon Delbos, ministre des Affaires Etrangères, a parlé dimanche à Châteauroux. Il a proclamé la volonté de la France d'organiser la paix, et protesté contre la prétention

de ceux qui veulent exclure l'U. R. S. S. de la Communauté européenne.

5. Le discours de M. Delbos était une réponse à Adolf Hitler, qui après quatre ans de dictature, a prononcé un discours par lequel il écarte à nouveau le principe de la paix indivisible, et réaffirme la volonté d'acquiescer des colonies à l'Allemagne et d'aider Franco dans son entreprise sanglante.

6. Le romancier Henri Duvernois, l'auteur de « Crapotte », qui excellait surtout dans l'art de la nouvelle, et qui fut apprécié aussi comme auteur dramatique, vient de mourir à l'âge de 61 ans.

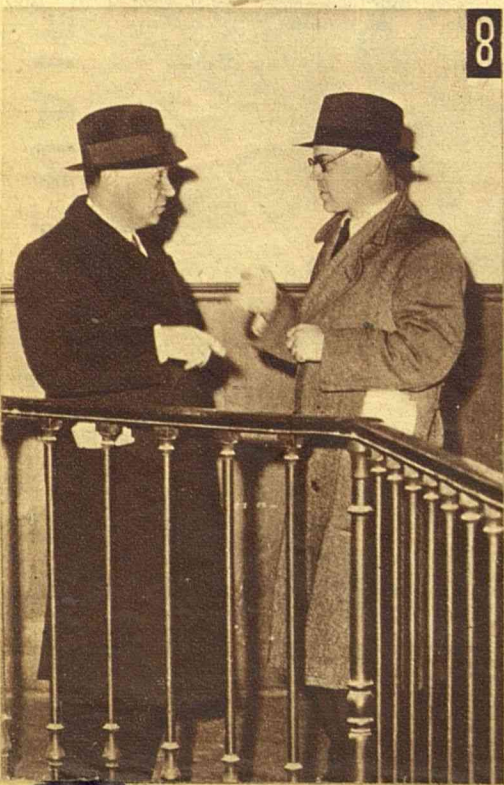
7. Notre ministre de la Santé Publique, Henri Sellier, est ar-

rivé à Moscou le 25 janvier, à la tête d'une délégation de médecins français venus prendre part au Congrès de Vénéréologie. Sur la photo, Henri Sellier, à son arrivée, converse avec le professeur Bronner.

8. Le fils de Trotsky, Sedov, a été entendu à la police judiciaire comme témoin dans l'affaire de l'assassinat de l'économiste russe Navachine.

9. Les inspecteurs fouillent les fourrés du Bois de Boulogne, près de l'endroit où fut assassiné mystérieusement l'économiste.

10. La femme et la fille de la victime devant la tombe encore ouverte de Dimitri Navachine, au cimetière de Montrouge.



U
N
M
cu
à
ex
te
Je me re
uns a tendu
L'acquitt
sensibles, ma
ce qui satisf
fois pour la
ternational e
Il s'agit de
çais de 1937
français de 1
ils honte de
droits, oublie
droits ?
« Nous so
Camille Pell
française ! »
Or, la Rév
Il faut l'a
lutionnaire, l
contester, en
naires de to
des bocages
trust modern
A l'époque
tion de gauc
pour toujours
s'essayaient à
la formule ce
bloc ! »
Ecoutez,
que disait, a
dont, vieill
tant, fait vot
« Vous ave
Droite; quan
prisonniers re
Joubert, le l
poings sciés,
des victimes
n'avez pas d
bien que la
victimes que
« ...C'est q
par qui nous
mes encore l
aux prises a
encore. Nous
n'avons pas
soit définitiv
Ecoutez :
langent impr
ghandiste, ec
immense des
« Dans l
pouvoir aux
des peuvent
quand un gr
armées et co
compromettre
cette entrepr
leurs adversa
de combinai
toute leur fo
autour d'eux
ce moment q
affût, avec s
reller. Ils n'e
comme si la
la manœuvre
Toute la
citations !
Prenez ga
rester logique
La Révol
permis de se
Le fleuve
dispersion de
qui arrêtent
Si l'on tou
ficié d'une ju
révolutionnai
Ils avaien
On les g
Ils avaien
la mêlée de 9
On les gu
Il avait
cœur brave
formules de
On le gu
Il avait f
avait foudroy
qui avait sou
On le gu
On le gu
Saint-Just, de
A-t-on as

après le PROCÈS de MOSCOU

La Révolution Russe, comme
la Révolution Française, est
placée devant le même dilemme :
Périr ou frapper.

Qui donc oserait lui crier : "PERIS ?"

PAR GABRIEL CUDENET

UN certain nombre de gens paraissent disposés, ici, à faire du procès de Moscou un procès à rebours qui, renversant l'accusation contre les accusateurs, aboutirait non pas à la condamnation des Trotskystes, mais à la condamnation tout au moins morale du gouvernement de Staline.

Toute une campagne est organisée avec l'humanitarisme comme excuse, l'indignation révolutionnaire comme thème, la justice pour prétexte et la rupture avec les Soviets comme but.

Je me refuse, en ce qui me concerne, à tomber dans un piège que la duplicité des uns a tendu à la naïveté des autres.

L'acquiescement de Radek et de ses amis eût peut-être réjoui de braves cœurs sensibles, mais il eût satisfait Hitler et tout ce qui satisfait Hitler est un danger à la fois pour la France, pour le prolétariat international et pour la démocratie.

Il s'agit de savoir si les républicains français de 1937 renient l'œuvre des républicains français de 1792 et 1793. Nos démocrates ont-ils honte de leurs origines et, grisés de leurs droits, oublient-ils qu'il y a du sang sur ces droits ?

« Nous sommes tous, disait le radical Camille Pelletan, les fils de la Révolution française ! »

Or, la Révolution est indivisible !

Il faut l'accepter avec le Tribunal révolutionnaire, la guillotine et la Terreur ou la contester, en accord avec tous les réactionnaires de tous les temps, depuis le chouan des bocages de Vendée jusqu'au maître du trust moderne.

A l'époque où il était le chef de l'opposition de gauche, Clemenceau mettait fin pour toujours à la manœuvre de ceux qui s'essayaient à séparer 89 de 93 en lançant la formule célèbre : « La Révolution est un bloc ! »

Ecoutez, Nationalistes d'aujourd'hui, ce que disait, au matin de sa pensée, celui dont, vieilli et déclinant, vous avez un instant, fait votre chef :

« Vous avez tort de rire, Messieurs de la Droite ; quand vos ancêtres massacraient les prisonniers républicains à Machecoul, quand Joubert, le Président du district, avait les poings scisés, est-ce que ce n'étaient pas là des victimes innocentes ? Est-ce que vous n'avez pas du sang sur vous ? Vous savez bien que la terreur blanche a fait plus de victimes que l'autre... »

« ...C'est que cette admirable Révolution par qui nous sommes n'est pas finie, c'est qu'elle dure encore, c'est que nous en sommes encore les acteurs, c'est que ce sont toujours les mêmes hommes qui se trouvent aux prises avec les mêmes ennemis. Oui, ce que nos aïeux ont voulu, nous le voulons encore. Nous rencontrons les mêmes résistances. Vous êtes demeurés les mêmes, nous n'avons pas changé. Il faut donc que la lutte dure encore jusqu'à ce que la victoire soit définitive. »

Ecoutez aussi, camarades socialistes, harcelés par certains extrémistes qui mélangent imprudemment des impatiences d'illégalité avec des nostalgies de passivité ghandiste, écoutez ce que disait votre grand Jaurès de l'aspect sanglant de l'œuvre immense des hommes de la Convention :

« Dans les périodes calmes et lentes de la vie des sociétés, il suffit d'enlever le pouvoir aux partis qui ne répondent pas aux nécessités présentes. Ces partis dépossédés peuvent préparer leur lente revanche, sans paralyser le parti en possession. Mais quand un grand pays révolutionnaire lutte à la fois contre les factions intérieures armées et contre le monde, quand la moindre hésitation ou la moindre faute peuvent compromettre pour des siècles peut-être le destin de l'ordre nouveau, ceux qui dirigent cette entreprise immense n'ont pas le temps de rallier les dissidents, de convaincre leurs adversaires. Ils ne peuvent faire une large part à l'esprit de dispute ou à l'esprit de combinaison. Il faut qu'ils combattent, il faut qu'ils agissent, et pour garder intacte toute leur force d'action, pour ne pas la disperser, ils demandent à la mort de faire autour d'eux l'unanimité immédiate dont ils ont besoin. La Révolution n'était plus à ce moment qu'un canon monstrueux, et il fallait que ce canon fût manœuvré sur son affût, avec sûreté, rapidité et décision. Les servants n'avaient pas le droit de se quereller. Ils n'en avaient pas le loisir. A la moindre dispute qui s'élève entre eux, c'est comme si la Révolution était enclouée. La mort rétablit l'ordre et permet de continuer la manœuvre. »

Toute la vieille doctrine républicaine et socialiste est exprimée dans ces deux citations !

Prenez garde ; vous qui désavouez Staline ! Vous allez être obligés — si vous voulez rester logiques avec vous-mêmes — de désavouer Robespierre et Danton.

La Révolution russe, elle aussi, est un « bloc » et pas plus qu'à la nôtre il ne lui est permis de se perdre dans les disputes, les querelles d'écoles et les intrigues de cabinet. Le fleuve, pour rester le fleuve, doit parfois ravager. Il lui faut choisir entre la dispersion de ses flots dans l'immobilité des plaines et la lutte contre les obstacles qui arrêtent son cours. Il lui faut choisir entre le torrent et le marais.

Si l'on tourne les pages de notre histoire, on s'aperçoit que les trotskystes ont bénéficié d'une justice bien plus large, bien plus patiente que celle que s'accorderont nos révolutionnaires français.

Ils avaient été grands, ces Girondins dont l'épopée tenta la plume d'un Lamartine.

On les guillotina.

Ils avaient été de rudes et farouches citoyens, ces Hébertistes qui avaient, dans la mêlée de 93, pris une position qui rappelle celle des trotskystes d'aujourd'hui.

On les guillotina.

Il avait été le meilleur journaliste de la Révolution, ce Camille Desmoulins, ce cœur brave et généreux qui, dans les jardins du Palais-Royal, jetait à la foule les formules de feu !

On le guillotina.

Il avait formé la conscience révolutionnaire du pays, ce Danton — ce Danton qui avait foudroyé la Royauté au 10 août ! On savait qu'il resterait devant l'avenir celui qui avait soulevé la nation et fit jaillir l'éclair de Valmy !

On le guillotina.

On le guillotina, après avoir brisé sa défense. Le Président Hermann, sur l'ordre de Saint-Just, décida de mettre cet accusé redoutable « hors des débats ».

A-t-on assisté à semblable spectacle au cours du procès de Moscou ?



Trois des chefs trotskystes alliés de Hitler :
A gauche, en haut, Radek. En bas, Sokolnikov.
Ci-dessus : Piatakov.

Mais, cependant, ces hommes qui s'immolaient à leur foi terrible avaient uni leurs énergies pour protéger l'œuvre commune contre la double et criminelle entreprise des rois et des émigrés.

Aucun n'avait sali sa carrière d'une collusion quelconque avec les ennemis de la République et de la France des Droits de l'Homme !

Si le temps a pu les réconcilier dans une même gloire, s'il a pu leur pardonner ce qu'entre eux ils ne s'étaient pas pardonné, c'est parce qu'ils avaient défendu ensemble et d'une âme également inaccessible à l'abandon, l'esprit et la terre de la Révolution !

En est-il de même — à l'heure actuelle — pour les trotskystes de Moscou !...

Ces gens-là ont été surpris en pleine activité contre-révolutionnaire, mais aussi en flagrant délit de trahison envers la patrie soviétique ! Ils ont dû reconnaître qu'ils étaient des agents d'Hitler, les instruments de la Gestapo ! Ils étaient prêts à donner l'Ukraine aux nazis et des territoires asiatiques au Japon ! Ils acceptaient de livrer des êtres que Lénine avait émancipés à la servitude hitlérienne ! Le morcellement du pays et l'esclavage des hommes, voilà les trente deniers du Thermidor russe !...

Pourquoi cette félonie ! Orgueil, exaltation hystérique d'idéologues qui préfèrent être souverains dans l'utopie que de se plier avec leurs camarades à la discipline d'un formidable travail de construction ! Quelle que soit la conception dont ils sont partis pour conspirer, un démocrate sincère n'a pas le droit de trouver des excuses à leur complot.

On objectera que l'essence du régime démocratique c'est la liberté de penser et qu'il n'est pas admissible que des gens soient condamnés pour exercer cette liberté. Je répondrai qu'il importe de ne pas confondre : la liberté de penser n'a jamais été la liberté de penser le crime.

Les révolutionnaires ne sont pas des philosophes qui cherchent au long des controverses arides une vérité encore mystérieuse.

La vérité est allée à leur rencontre — elle a pris possession de leurs esprits. Leur raison d'être, dès lors, n'est pas d'attendre que les événements confirment, mais que les événements suscitent.

Au service de la contre-révolution ils restent psychologiquement ce qu'ils étaient au service de la Révolution. Ils ne peuvent dissocier leur doctrine du combat qu'elle impose. Ceci fait corps avec cela. Théorie et action ne sont plus que les deux aspects d'un même mouvement de l'être. Il y a identification en quelque sorte mécanique de l'idée et de l'acte. Celui qui se propose d'abattre le pouvoir du peuple apporte à cette besogne les mêmes qualités dont il témoignait quand il s'essayait à abattre le pouvoir des princes et des féodaux. Il sait poursuivre un seul but par des moyens en apparence contradictoires. Tout ce qu'il prépare — semblable à la Minerve de la légende — sort de son cerveau armé pour affronter les difficultés et abattre les adversaires.

Cela est si vrai que durant tout le procès de Moscou on retrouve cette continuité dans les vucs, ce don de la persévérance et de la dissimulation qui indique qu'il s'agit non pas de rêveurs mais de destructeurs. L'intention n'est séparée du geste que par la barrière des circonstances ! Dès que la barrière s'abaisse la liaison s'opère et l'on assiste à un commencement d'exécution.

De quoi sont accusés ces hommes ? D'un crime, d'un crime contre leur foi politique, contre leur pays, contre leurs frères. Ce crime, ils l'avouent et c'est, de leurs aveux mêmes qu'on prétend tirer la présomption de leur innocence !

Ces aveux sont-ils ceux d'un Van der Lubbe — ramenés au dérisoire grognement de la bête qu'une justice indigne enregistre comme un acquiescement ?

Non ! Ce sont des plaudoires, audacieuses, habiles, parfois brillantes. Quel est donc le stupéfiant magnifique qui humilierait la science d'un Borgia, capable de donner à un détenu de la logique et de la virtuosité. Aucune névrose n'entache cette défense.

A-t-on retrouvé la coupe où but Socrate pour la tendre à ces inculpés et faire naître sur leur lèvres un miracle de dialectique !... Il ne s'agit pas d'« aveux arrachés », qui tombent de l'être apeuré par la torture comme le sang tombe d'une blessure. Il s'agit d'aveux commentés. Chaque accusé explique son cas non pas comme un malheureux traqué, mais comme un clinicien. On a, par moments, l'impression qu'il s'agit moins d'une confession que d'un diagnostic.

L'enchaînement des faits et des mobiles intimes est si rigoureux qu'il force la conviction de l'observateur le plus impartial.

M. Pierre Berland, rédacteur du « Temps », dont l'hostilité aux Soviets est notoire, écrit :

(Voir la suite page 18.)

Les ouvriers de l'usine Kaganovitch, à Moscou, votent une résolution exigeant que les traîtres soient châtiés.





M. Eugène
SCHNEIDER,
du Creusot.

L'AFFAIRE

LE BASSIN DE NE POUVAIT ÊTRE BOMBARDÉ LA GUERRE

POURQUOI ?

LES 200 FAMILLES THISS FRANCE

POURQUOI ?

Un homme, dès 1911, l'expliqua
de façon prophétique.
Cet homme est mort mystérieusement

Nous avons dit, dans notre premier article, quelle fut la mort mystérieuse d'Alexandre Ular. « Mort tragique d'un héros de roman », disait en 1919 M. Henri Béraud qui promettait de revenir sur le livre d'Ular. Ce que M. Béraud ne fit pas, occupé par des tâches trop absorbantes : le service de M. Chiappe, la calomnie, la réduction de l'Angleterre en esclavage, nous nous devons de le faire. Nous allons analyser ce « Trust du Fer français » qui ne fut jamais mis en vente et dont aucun exemplaire ne figure à la Bibliothèque Nationale.

« Le Trust du Fer français » porte ces trois sous-titres : *L'Asservissement des pouvoirs publics*; — *Les scandales de l'Ouzen et du Maroc*; — *L'accaparement des richesses nationales*.

Asservissement des pouvoirs publics à la puissance occulte de l'argent, mainmise des deux cents familles sur l'économie, l'administration, la direction de notre pays, scandaleuse ingérence de ces mêmes puissants dans la diplomatie, la politique de la France, compte non tenu des intérêts nationaux, concentration en quelques mains indignes des richesses françaises, voilà ce que Ular dénonçait, il y a vingt-cinq ans, et ce que nous n'avons cessé et ne cessons de dénoncer.

Dès la seconde phrase de son livre, Alexandre Ular écrivait ces mots que l'on croirait appelés à justifier tout le programme économique du Front Populaire et qui indiquent assez le sens même de son œuvre : « C'est la question des trusts, des monopoles privés, ou, pour employer une expression plus française, de l'accaparement des matières brutes et des objets de première nécessité, au profit d'un tout petit nombre de personnages qui exercent un pouvoir illimité sur le marché, règlent la production et les prix de vente, et réalisent en somme, par l'intermédiaire de la domination économique, le rétablissement d'un pouvoir absolu dans l'Etat. »

Ces trusts, Ular explique qu'ils travaillent « avec moins de bruit et plus d'astuce » que dans le Nouveau Monde :

« ...L'accaparement se fait presque à l'insu du grand public; et sa forme la plus contraire aux principes républicains, à savoir la mainmise de particuliers sur les richesses nationales, sur les richesses naturelles que personne n'a créées, se fait encore sous le couvert de lois dont nous avons hérité du Premier Empire. »

Ular entend décrire « la puissance et les procédés d'un de ces trusts français, celui du fer, qui s'approprie en ce moment à priver l'Etat des ressources susceptibles de faciliter la mise en pratique des lois sociales ». Voilà, diront les ouvriers métallurgistes du Nord, qui ne nous rajeunit guère. Ular dit des mines : « Ces richesses, dont l'existence n'est pas due au travail humain, que personne n'a créées, qui, par conséquent, ne sauraient être que la propriété de l'ensemble de la nation, seront données, comme par le passé, en toute propriété, à quelques personnes qui en tireront des bénéfices énormes, tandis que l'Etat, la nation, véritable propriétaire, se contentera de percevoir sur cette propriété, aliénée à titre gratuit, les mêmes impôts que sur tout autre bien détenu par des particuliers ! Les concessions des richesses minérales encore disponibles seront naturellement données

(*) Voir « Regards » du 28 janvier.

à ceux qui seront le mieux outillés pour les exploiter et qui, d'ailleurs, exercent sur les pouvoirs publics, grâce à leur formidable organisation, un ascendant d'autant plus fort qu'il reste secret. La concentration de la propriété des plus indispensables matières brutes entre les mains d'une infime minorité s'accroîtra encore... »

Le problème ainsi posé, Alexandre Ular étudie, avec clarté, avec précision, *l'Organisation du Trust*.

Dans un ouvrage, dont les acheteurs furent probablement moins nombreux que ceux de Fantômas, ouvrage involontairement humoristique et intitulé : « Le Comité des Forges au Service de la Nation », M. Robert Pinot, qui fut secrétaire gé-

quel le Comité des Forges exerce sa toute-puissance sur la vie économique, sociale et politique du pays. Ou pour écrire comme M. Pinot : du Pays !

Ecoutez Ular écrivant dès 1911 :

« Il n'existe en France aucune raison sociale qui paraisse désigner un trust du fer. Mais de là à conclure que la chose n'existe pas, il y a un abîme. »

Chez nous, constate Ular, « la possession des grands moyens de production se rattache à une caste dominante qui remplace simplement le pouvoir politique et social dont elle est déchue, par le pouvoir économique. Chez nous, il y a donc incompatibilité absolue entre les principes démocratiques et la concentration des moyens de production entre quelques mains ».

Et dénonçant déjà le souci de nos adversaires de ne jamais heurter de front les sentiments démocratiques du peuple de France, Ular écrit : « En France, la seule annonce de la fondation d'un trust... déclencherait probablement un mouvement populaire tel qu'aucun gouvernement ne lui résisterait. Et l'émotion du public serait d'autant plus profonde qu'à la tête de pareilles puissances, on verrait aussitôt apparaître des hommes dont toutes les traditions et tous les principes sont hostiles à l'ordre républicain démocratique. »

L'Accaparement du minéral de fer

Nous n'exposerons pas dans cette étude l'action politique et les méthodes suivies par le Comité des Forges ou les Syndicats qui en font partie, en vue de dominer le marché des produits métallurgiques et de réaliser sur le dos du contribuable les bénéfices dont il est tous les ans victime.

ral du Comité des Forges, écrit ces lignes savoureuses : « Nous ne croyons ni exagérer ni même forcer le rôle du Comité des Forges dans l'ensemble des organisations économiques de la France, en disant qu'un des faits qui montrent le mieux combien le Parlement et avec lui le pays sont peu au courant de la vie industrielle nationale, est précisément l'ignorance profonde où ils se trouvent de l'objet et du rôle du Comité. »

M. Pinot et les siens ont dû surtout regretter que cette ignorance ne fût pas partagée par Alexandre Ular. C'est même ce défaut d'ignorance qui empêcha le livre d'Ular d'être mis en vente !

En effet, Ular dévoile le mécanisme grâce au-

« Mais ce qui doit paraître étrange, c'est que le Comité des Forges, défenseur des richesses françaises et protagoniste des idées « nationales », se fait constamment complice de la rétrocession en toute propriété à des métallurgistes allemands de mines de fer françaises et ce, bien entendu, dans le but unique d'obtenir de l'autre côté de la frontière, du charbon à meilleur compte. Voici une liste de la plupart de ces concessions, situées, soit à proximité de la frontière allemande, soit à proximité de la Manche, sur la côte normande :

Bailly, près Briey (Meurthe-et-Moselle), 688 hectares ; propriétaire Thyssen.
Jouaville, près Briey, 1.032 hectares ; propriétaire Thyssen.
Concessions des arrondissements de Caen et de Falaise ; propriétaire Thyssen.
Moutiers, près Briey, 696 hectares ; propriétaire d'un quart Mines et Forges Allemandes-Luxembourgeoises.
Hérouville ; propriétaire : Forges de Luxembourg et de Sarrebruck.
Pulventoux, près Longwy ; propriétaire Rochling frères.
Valleroy, près Briey, 900 hectares ; copropriétaires les mêmes.
Saint-Pierremont, près Briey ; propriétaire : Forges d'Aix-la-Chapelle.
Lérouville, propriétaire Rumelange.
Bellevue, près Briey ; propriétaire Société de Burbach, etc.

EU L A R B R I E Y OMRDÉ PENDANT HISSENT LA

PAR ANDRÉ WURMSER
ET PIERRE COLIN

D'où cette conclusion :

« L'organisation des trusts en France n'est donc possible qu'en tant qu'ils se peuvent cacher du public... A l'encontre de tant de belles « réalisations » républicaines qui n'existent que sur le papier, les trusts ont l'avantage de ne pas exister sur le papier, mais bien en réalité. »

« Si donc, poursuit Ular, on peut parler d'un trust du fer français, cela ne veut pas dire qu'il y ait quelque part un hôtel ou un bureau exhibant une enseigne portant ce titre, mais que la métallurgie française se trouve à un tel degré concentrée dans les mains d'un tout petit nombre de personnes que la concurrence entre les diverses entreprises est supprimée, que toutes se conforment aux décisions d'un Comité directeur, qu'elles prennent ou qu'elles imposent même les grosses commandes d'un commun accord pour les répartir ensuite entre elles, que dans toutes les questions de quelque importance, elles forment bloc vis-à-vis du consommateur (que ce soit d'ailleurs le public ou l'Etat), qu'enfin elles sont en état de fixer souverainement leurs conditions, n'ayant plus de concurrent possible sur le marché français. L'union centrale où se joignent toutes les entreprises métallurgiques, à l'exception de quelques rares industriels de quelque importance, s'appelle, comme on le sait, le Comité des Forges de France. »

De ce Comité, fondé en 1890 par quelques magnats, dont M. Schneider et le baron de Nervo, Alexandre Ular trace l'histoire et embrasse toute l'activité : organisations professionnelles, liaison avec le Comité des Houillères, services de renseignements, de règlement de la production, et surtout de fixation de cours. Ses comptoirs de vente « font littéralement les prix » — et cela n'explique-t-il pas que la reprise économique ne peut se faire que si ce trust le veut bien ?

Parlant des 278 entreprises soumises directement — en 1911 — au Comité des Forges, notre auteur remarque que presque toutes « appartiennent en outre, directement, à l'une des trois grandes Chambres Syndicales du matériel de guerre, des constructions maritimes ou des chemins de fer qui, à la place du Comité trop soucieux d'exercer son pouvoir de façon clandestine, assument l'action directe sur les administrations de l'Etat, procurent et imposent les énormes commandes officielles, dont leurs adhérents ont besoin pour réaliser des bénéfices convenables, et interviennent dans la vie politique du pays ». Voilà comment le Comité des

Forges est « au service du Pays » pour reprendre la propre expression de M. Pinot !

Ainsi, une apparente décentralisation évite « d'irriter le public par le spectacle d'une concentration extraordinaire de capitaux et de puissance », mais en fait, « les mêmes hommes se trouvant dans le plus grand nombre possible d'entreprises aux postes dirigeants », « l'unité de direction, la précision et la rapidité d'action » se trouvent adroitement réalisées.

Cette unité de direction — qui se poursuit aujourd'hui, ainsi que l'ont montré divers livres, et en particulier celui d'Augustin Hamon sur les *Maîtres de la France* — A. Ular déjà la prouvait en citant quelques noms et quelques titres.

Du secrétaire général du Comité des Forges, M. Robert Pinot, qui écrit avec simplicité : « Le Comité des Forges est un Syndicat professionnel », Alexandre Ular établit qu'il est le personnage « entre les mains de qui se joignent tous les fils qui font mouvoir les différents régiments de l'armée des métallurgistes ». M. Pinot était, en effet, non seulement secrétaire général du Comité des Forges, mais secrétaire général des trois grandes Chambres Syndicales, de l'Union des Industries métallurgiques et minières (23 syndicats professionnels), etc... Il est, en somme, « la cheville ouvrière de toutes les organisations spéciales qui sont inféodées au Comité des Forges ». Et Ular de tirer cette conclusion : « Le problème de faire fonctionner un véritable trust sans que le public, à moins d'information spéciale, s'en aperçoive, a été supérieure-

- 10 -

cherait probablement un mouvement populaire tel qu'aucun gouvernement ne lui résisterait. Et l'émotion du public serait d'autant plus profonde qu'à la tête de pareilles puissances on verrait aussitôt apparaître des hommes dont toutes les traditions et tous les principes sont hostiles à l'ordre républicain démocratique.

L'organisation de trusts en France n'est donc possible qu'en tant qu'ils peuvent se cacher du public et faire croire à l'indépendance, voire même à la libre concurrence mutuelle de toutes les entreprises qui s'y trouvent réunies. A l'encontre de tant de belles « réalisations » républicaines, qui n'existent que sur le papier, eux ont l'avantage de ne pas exister sur le papier, mais bien en réalité.

Un trust n'est pas nécessairement une Commission officiellement constituée et régie par des statuts connus de son objet. Un trust n'est

ment résolu par les liens presque insaisissables — insaisissables en tout cas pour la loi — qui réunissent toutes les industries du fer en un véritable Etat dans l'Etat.

A. Ular en arrive enfin à la raison même pour laquelle le trust occulte du fer français a été constitué : le pillage de l'Etat.

Ce n'est un secret pour personne que la grosse métallurgie dépend, pour la marche de ses affaires, beaucoup plus de l'Etat que du marché public. Aussi bien va-t-elle utiliser ses moyens d'action en première ligne contre le Gouvernement. « Les trois grandes Chambres Syndicales du matériel de guerre, des Constructions Marines et des Chemins de fer, paraissent donc voir le principal objet de leurs efforts dans un véritable asservissement des autorités publiques... Pour arracher au Parlement le plus de commandes possibles, c'est-à-dire pour mettre sans cesse le pays en demeure d'augmenter les frais de la défense nationale, on recourt nécessairement à la méthode des influences personnelles qui préside à l'organisation même du trust. »

La technique de cette méthode, elle est très simple : « La plupart des hauts fonctionnaires, techniciens des Ministères de la Marine, de la

Guerre, des Travaux publics n'attendent que l'heure de la retraite pour entrer aussitôt dans des postes éminemment lucratifs qui leur sont offerts par les grandes entreprises de métallurgie ; et il est impossible que la perspective d'un brillant avenir au moment de la retraite officielle n'influence pas la façon de voir de ces fonctionnaires, chargés en somme de défendre les intérêts de l'Etat contre ceux de ses grands fournisseurs. De plus, le recrutement des représentants de l'Etat et de l'industrie étant absolument le même, ce sont généralement des camarades d'études, ou du moins les membres d'une même caste, qui se trouvent pour ainsi dire, des deux côtés de la barricade ; et en tant que les affaires se traitent en dehors du Parlement, tout s'arrange en famille. » Et Ular de rappeler ce mot terrible d'un ministre : « Le vrai siège du Ministère de la Marine est au Creusot. »

Ular montre ensuite comment le Comité des Forges, qui n'entend pas perdre la moindre parcelle d'influence, envoie certains de ses mandataires à la Chambre et au Sénat. Au moment du scandale de l'Ouenza, dit-il, quelqu'un a pu dire en pleine Chambre « que le Comité des Forges disposait d'au moins 350 voix ».

Détail pittoresque : M. Eugène Schneider est, paraît-il, bonapartiste ! Bien avant la guerre déjà, ne pouvant vaincre la sourde résistance de ses ouvriers, il avait renoncé à son siège de député et il « avait passé la main à un de ses ingénieurs qui siège à présent comme progressiste ». Aujourd'hui, c'est M. Bataille qui siège à la Chambre, comme représentant de M. Schneider. De 1911 à 1937, rien n'a changé !

Et Ular de citer une liste de noms d'hommes qui dépendent étroitement du Comité des Forges : M. Thomson, ancien Ministre de la Marine, M. Etienne, ancien Ministre de la Guerre, M. Clemenceau en personne, MM. Millerand et Paul Doumer, qui furent présidents de la République.

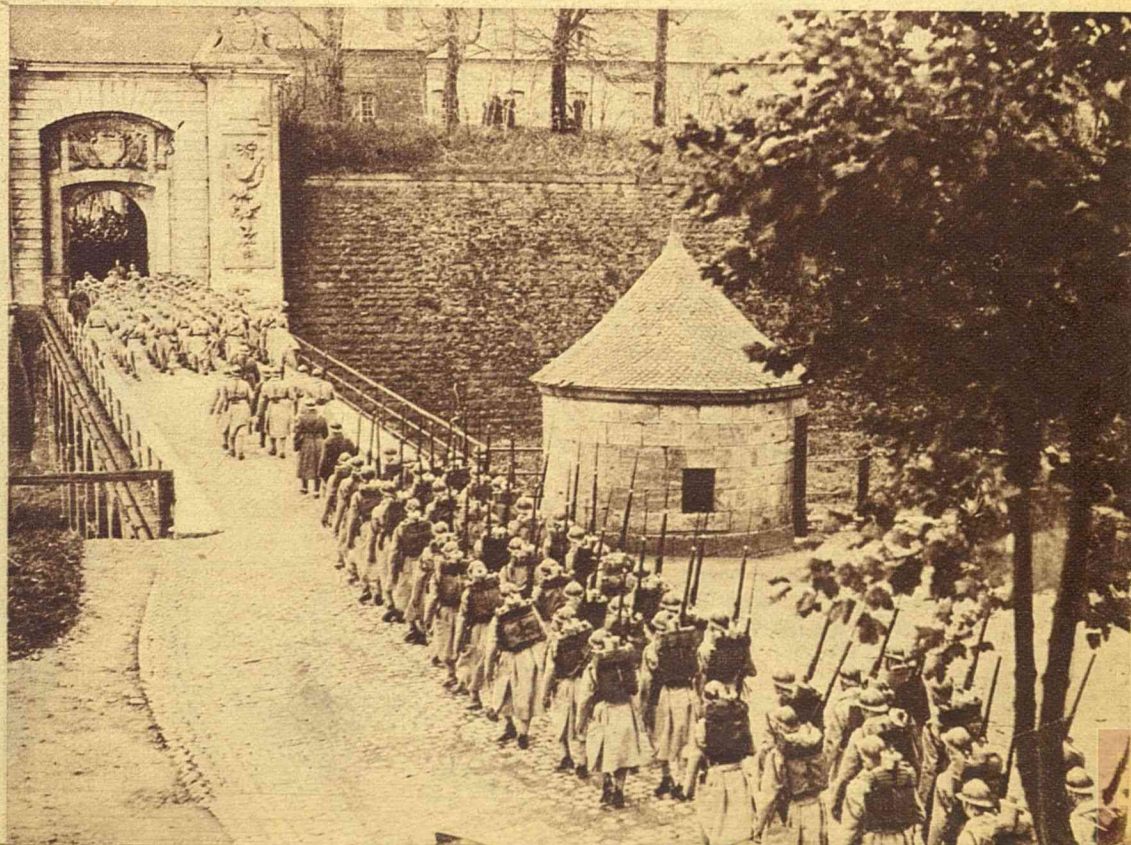
Enfin, pour clore la première partie de son œuvre, Alexandre Ular nous montre quelles relations étroites existent entre les Maîtres de Forges de France et d'Allemagne, comment ces seigneurs de la guerre travaillent la main dans la main. Ecoutez ces mots qui pourraient avoir été écrits pour les élections de mai dernier :

« Cette habitude des affiliés du Comité des Forges de se présenter comme les champions attitrés de la patrie, de faire montre, dans toutes les questions où ils peuvent y trouver intérêt, d'un nationalisme d'autant plus sincère qu'il rapporte des dividendes plus formidables, doit cependant paraître légèrement déplacée du moment que le trust français a une tendance fâcheuse de devenir une organisation internationale et qu'au surplus, ses plus fidèles alliés étrangers sont précisément... les fabricants de matériel de guerre allemands. »

La précision, la voici :

« Les trois plus vastes entreprises de métallurgie d'outre-Rhin, écrit Ular, celles qui se rattachent aux noms de Krupp, de Thyssen et de Kirdorf, sans compter une foule de moins importants, sont en relations d'affaires si étroites avec le Comité des Forges, qu'elles en feraient sans doute officiellement partie, si leur affiliation n'était pas susceptible de provoquer un vif mouvement d'opinion... Ce qui doit paraître étrange, c'est que le Comité des Forges, défenseur des richesses françaises et protagoniste des idées « nationales », se fait constamment complice de la rétrocession en toute propriété à des métallurgistes allemands de mines de fer françaises et ce, bien entendu, dans le but unique d'obtenir de l'autre côté de la frontière, du charbon à meilleur compte. »

Le 149^e régiment, en novembre 1935, entre par la porte de France à Longwy, siège de la Société métallurgique de Senelle-Maubeuge.



Et Ular de nommer dix gisements métalliques que le Comité des Forges a ainsi cédés aux Allemands — ces gisements que, lui, Comité des Forges, tient gratuitement de la nation. Ce sont les mines de : Batilly (Briey), Juaville (Briey), Caen et Falaise (cédées à Thyssen), Moutiers (Briey), Hérouville, Pulventoux (Longwy), Valleroy (Briey), Saint-Pierremont (Briey), Lérrouville et Bellevue (Briey).

Comprend-on, maintenant, à la lueur de ces révélations faites en 1911, pourquoi le Bassin de Briey ne pouvait pas être bombardé pendant la guerre?

Est-ce qu'on bombarde ses locataires?

C'est ce que M. Béraud allait deviner et dénoncer dans un fulminant article, lorsque M. Chiappe l'engagea sur une autre voie.

Et qui sait ce que M. Béraud n'allait pas découvrir? Par exemple que, pendant l'héroïque siège de Longwy, le capitaine Béraud (un autre Béraud, un héros, celui-là), commandant l'artillerie de la place, reçut à plusieurs reprises l'ordre de cesser le feu que de son observatoire il pouvait lui-même juger efficace — mais, hélas! on ne pouvait bombarder les colonnes allemandes sans du même coup atteindre — et risquer d'abîmer — les usines. Et encore que le colonel Darche avait pour secrétaire un soldat de deuxième classe, d'origine luxembourgeoise et fraîchement naturalisé. Ce secrétaire, fait prisonnier avec les survivants de la garnison de Longwy est interné au Fort 9, à Ingolstadt, en Bavière. Le Fort 9 est un camp d'officiers, où une quinzaine de soldats-ordonnances sont internés avec près de 250 officiers. Ces soldats, à peine suffisants pour les corvées générales, sont enfermés dans la plus mauvaise casemate du fort. Mais le soldat de deuxième classe franco-luxembourgeois qui sert de secrétaire au colonel Darche, est logé dans la même casemate que celui-ci et que les officiers supérieurs prisonniers. Il est vrai qu'il sert à ceux-ci d'interprète — mais, à quoi bon, puisqu'il y a dans le fort un interprète allemand officiel?

Et M. Béraud, que la passion politique n'aveugle pas, n'aurait pas manqué de s'indigner, lorsqu'il aurait appris que ce soldat de deuxième classe était traité par les officiers allemands avec les mêmes égards qu'un officier, qu'il recevait la demi-solde de capitaine (et qui donc lui payait cette demi-solde?) et surtout qu'au début de 1915, avant tout autre prisonnier — avant les grands mutilés, avant les vieillards, avant même les nombreux « sanitaires » retenus au mépris de la Convention de la Croix-Rouge — le soldat de deuxième classe, secrétaire franco-luxembourgeois du colonel Darche, fut rapatrié en France, via Suisse.

Il n'était cependant ni blessé, ni malade...

Il n'était pas non plus membre d'un parti subversif, puisque son rapatriement fut précédé de la visite, qu'il reçut fort aimablement, d'un général en uniforme. D'un général allemand, bien sûr...

Ce soldat de deuxième classe, un petit peu général tout de même, était M. Dondelinger, dès alors administrateur de la Société Métallurgique de Senelle-Maubeuge, dont il est aujourd'hui vice-Président et administrateur-délégué, membre, actuellement, de la Commission de Direction du Comité des Forges de France, administrateur de la Société Anonyme d'Escaut et Meuse, dont les Usines sont à Anzin, administrateur des Forges de Geugnon, et de la Société des Mines de Jarny, et de la Société des Mines de Murville.

Or, le siège de la Société Métallurgique de Senelle-Maubeuge est... à Longwy, justement!

Et voici le plus beau : au lendemain de la guerre, M. Dondelinger fut le représentant de la France à la Conférence internationale du Cartel de l'Acier. Nous disons bien : *le...*

Et voilà, comme dit le prestidigitateur.

Trois ans avant la grande guerre, Ular écrivait : « Où la politique du Comité des Forges devient véritablement scandaleuse, c'est dans ses tentatives répétées, et d'ailleurs couronnées de succès, d'engager le gouvernement et le pays tout entier en le poussant presque à la guerre, à assurer, à ses alliés allemands, la disposition des mines de fer, dont lui-même, évidemment, ne sait plus que faire... »

Tout le problème de l'appui que le Comité des Forges et sa presse donnent aujourd'hui à Hitler, instrument de la grosse industrie allemande, n'est-il pas déjà contenu dans cette phrase prophétique, écrite il y a vingt-cinq ans?

André WURMSER et Pierre COLIN.

(A suivre.)

A TRAVERS LA REPUBLIQUE



Dans la bibliothèque du cloître, les religieux poursuivent en toute quiétude leurs occupations. Qui pourrait croire que dans le même cloître, à deux pas, logent les miliciens prêts à repartir pour le front.



Un frère lit un journal basque républicain. Sur la première page on peut remarquer ce titre d'article: « Sous l'enfer fasciste ».

ULIQUE BASQUE

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
CHIM



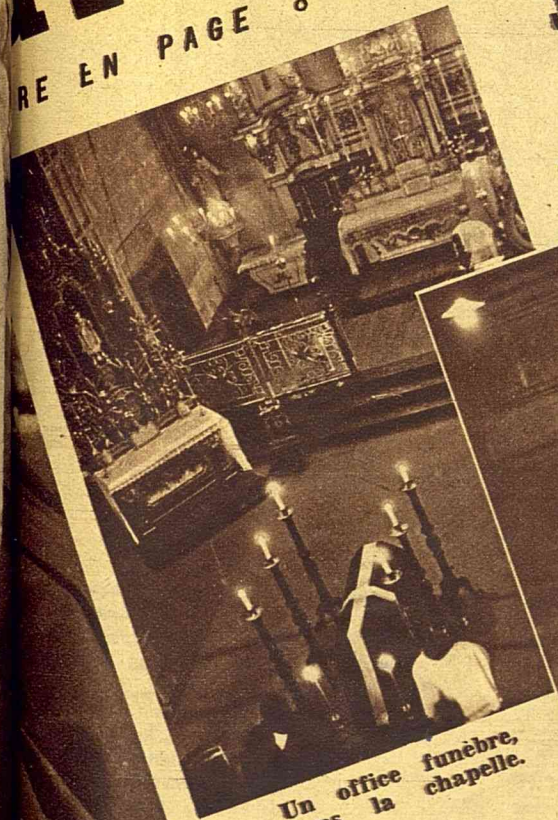
Deux religieux du cloître d'Amorebieta, dans la sacristie, préparent la messe. L'exercice du culte continue, comme avant la guerre civile.



Les frères ont cédé leur ancien réfectoire aux miliciens.

du cloître d'Amorebieta

RE EN PAGE 8 LE REPORTAGE DE NOTRE
ENVOYÉ SPÉCIAL
J. E. POUTERMAN



Un office la funèbre, dans la chapelle.



Dans le chœur, un religieux joue de l'orgue.



Un des religieux d'Amorebieta en conversation avec le commandant du bataillon hébergé dans le cloître.

Je reviens d'Euzcadi. J'ai parcouru la République Autonome Basque d'un bout à l'autre de son territoire. J'ai visité ses villes et ses campagnes; j'ai admiré le fonctionnement impeccable de son industrie; j'ai vu l'activité fiévreuse du port de Bilbao; j'ai parlé avec ses hommes politiques; j'ai interrogé des ouvriers, des bourgeois, des militaires, des chefs d'entreprises; et partout je n'ai constaté qu'une seule volonté, farouche et tenace : celle de défendre jusqu'au bout les libertés basques et la République Espagnole.

Le peuple basque n'est pas « marxiste », il n'est venu ni à Blum, ni à Staline, comme le proclame quotidiennement le bouffon de Radio-Séville, Queipo de Llano. Le peuple basque s'est donné un gouvernement bourgeois et démocratique. Il n'a collectivisé ni terres, ni usines, et sur toute l'étendue de sa République, il n'a pas détruit une église. Il est profondément attaché à la foi catholique. Sa piété, connue dans toute l'Espagne, est plus ardente que jamais.

Est-ce cette foi authentique des ouailles qui a préservé l'église basque de la corruption politique et sociale que les républicains espagnols dénoncent chez le reste du clergé de la péninsule comme le principal ressort de la sédition militaire?

Ou est-ce, au contraire, la probité morale des prêtres basques, qui a aidé le peuple à garder intacte sa foi chrétienne?

Toujours est-il que dans le Pays Basque espagnol, il n'existe pas de conflit entre les aspirations républicaines de la population et l'Eglise. Nombreux sont les prêtres basques fusillés par les factieux pour avoir refusé de faire cause commune avec les ennemis du peuple. J'ai rencontré à Bilbao plus d'un prêtre qui avait dû fuir l'enfer fasciste. Et l'évêque de Vittoria lui-même a été contraint d'abandonner son évêché, aujourd'hui sous la domination de Franco, pour aller se réfugier à Rome.

Voici l'église San Vincente, à Bilbao. C'est dimanche. Les messes se suivent sans interruption. Une foule dense sort de l'église. Une autre foule attend sur le parvis pour y entrer. Des hommes, des femmes, des enfants. A 9 heures, un bataillon, entré avec ses gradés et son commandant, quitte l'église. Un ordre bref retentit, les rangs se forment, et, d'un pas cadencé, les miliciens regagnent leur caserne située dans le bâtiment adjacent : un couvent désaffecté déjà avant la guerre.

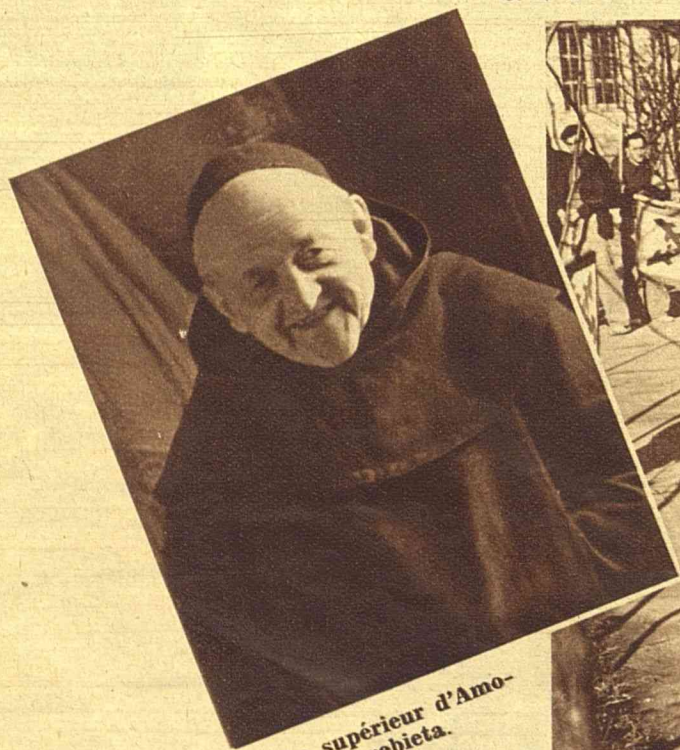
Un quart d'heure plus tard, je puis observer les mêmes scènes devant d'autres églises de la ville.

Le lendemain, j'ai eu l'occasion d'assister à une messe de campagne célébrée sur le front. Tous les bataillons formés par le Parti Nationaliste Basque — il y en a un qui porte le nom d'IGNACIO LOYOLA — ont leurs aumôniers. Ces prêtres accompagnent les combattants jusqu'en première ligne, sous le feu de l'ennemi. L'un d'eux m'a dit :

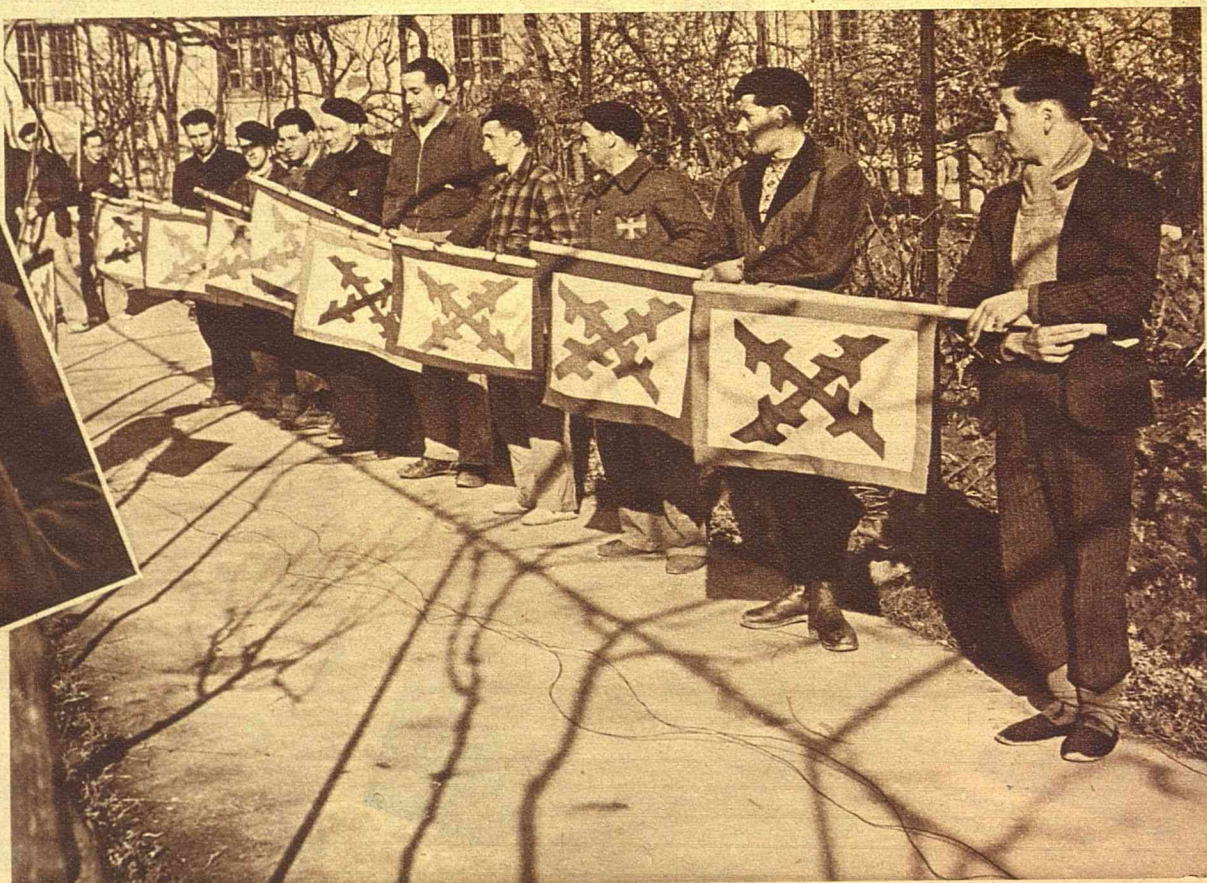
— Non, nous ne sommes pas armés. Pour servir Dieu, on n'a pas besoin d'armes. Il paraît que de l'autre côté, chez les rebelles, on rencontre des prêtres faisant le coup de feu, même à la mitrailleuse. Ce n'est pas à moi de les juger. Mais nous autres, prêtres basques, nous ne voulons pas marcher contre le peuple. D'ailleurs, nous ne faisons que suivre l'exemple de notre évêque.

J'ai visité aussi le cloître d'Amorebieta, situé sur une colline verdoyante, à une vingtaine de kilomètres de Bilbao. Le magnifique édifice datant du XVII^e siècle était intact. Les frères, dont le noviciat est célèbre dans le monde catholique, se promenaient paisiblement dans le jardin. De temps à autre, ils s'arrêtaient pour échanger des propos avec les miliciens qui venaient de terminer leurs exercices. C'est que l'antique cloître d'Amorebieta, tout en demeurant consacré au culte, donne refuge actuellement au Bataillon de Transmissions de l'armée basque : une partie reste occupée par les frères, tandis que l'autre partie est transformée en caserne. Aucun malentendu ne vient assombrir les relations entre religieux et militaires, empreintes de respect et de bienveillance réciproques. J'ai pu assister à la messe dans la chapelle du cloître. Les miliciens s'y confondaient avec les autres fidèles. Le père supérieur m'a permis de monter au chœur. Une atmosphère de parfaite sérénité régnait sous les sombres voûtes. Un frère, les yeux fermés, était assis devant l'orgue. Ses doigts agiles couraient sur le clavier. Non, ni lui, ni les frères dont il accompagnait le chant, n'avaient l'air d'hommes martyrisés.

J.-E. POUTERMAN.



Le supérieur d'Amorebieta.



Dans une école basque.

Une escouade d'un bataillon des transmissions procédant, dans un coin du cloître, à des exercices de signalisation.

C'est un petit qui a passé la terre très calme chienne, queue. Mais tête, car il ne pas lui fictions à brise des n force est g
« Le Gal birane, le deux amis petit garçon maire de P
« Le Gal prison qu'il lage.

TRE
se
B
bi
sa
q
et du ma
dire sa pa
sa queue
mouillé.
Les idées
linge frais
au pointu
Mais au
pouillée et
ouvrit la p
Le lende
creva. Puis
à l'abreuve
geindre. Ty
pour mourir
bres par s
qui bâillaient
aussi, les p



ce pis.
On fit vis
nouvelait en
va rien. La
son était pa

(*) Voir A

Fièvre au Village*

C'est un petit village du nom de Planadura, un petit village comme il y en a beaucoup, et qui a l'air d'un heureux village, lorsqu'on passe à côté sans s'y arrêter.

Mais il y a « le Galline »; et « le Galline » est la terreur de Planadura. Dans sa maison, il est très calme entre sa femme Tréssette et Diane, sa chienne, qui remue toujours affectueusement la queue. Mais quand il sort, la haine lui monte à la tête, car il a la haine des hommes. Et il vaut mieux ne pas lui parler, car il trouve d'étranges significations à des choses qui n'en ont pas. Alors, il brise des mâchoires et casse des membres, car sa force est grande. Puis il va en prison.

« Le Galline » a pourtant deux amis : M. Soubirane, le curé, et M. Grégoire, le maître d'école; deux amis devant lesquels il se tait comme un petit garçon. Il est aussi l'oncle de Bartissol, le maire de Planadura.

« Le Galline » est revenu de prison; un mois de prison qu'il s'était promis de faire payer au village.

ROMAN INEDIT DE LUDOVIC MASSÉ

ILLUSTRATION DE LINGNER

TRÉSETTE lui avait fait un bon souper. Elle expliqua que Bartissol s'était montré bien brave et qu'il ne l'avait laissée manquer de rien. Elle risqua, aussi, les noms du curé et du maître d'école. Diane eut pu dire sa part de reconnaissance avec sa queue volubile et son regard mouillé.

Les idées du Galline se mirent en linge frais. Dans la nuit, il renonça au pointu et au tranchant.

Mais au lever il reprit la haine dépuillée et c'est avec cette haine qu'il ouvrit la porte de la rue.

Le lendemain, la jument de Mingall creva. Puis, toutes les bêtes qui burent à l'abreuvoir, après elle, se mirent à geindre. Trois chevaux se couchèrent pour mourir, en raidissant leurs membres par secousses, comme des gens qui bâillent. La vache des Sarcette aussi, les pauvres, qui n'avaient que

vres eurent beau accuser, on les envoya fumer le pré et la vigne. Et les Sarcette pleuraient parce qu'ils aimaient bien leur vache et qu'ils étaient la moitié de leur vie à ses trayons.

Tout le monde pensait au Galline qui était revenu.

Mingall se mit au lit, à peu de temps de là, en claquant des dents. S'il avait pris ça de la jument !... Puis le quartier des écoles fut plein de sueurs et de têtes brûlantes. Le médecin de Fontfrède vit le mercure frôler les températures de mort. Il nomma cette aubaine : fièvre typhoïde.

Il sut, tout de suite, que les habitants du quartier buvaient de l'eau fraîche du puits des Roure. L'eau était brune. Il y avait des étables tout autour, et, contre la margelle même du puits, coiffée d'un toit conique et rouge, un tas de fumier lavé des pluies. Le médecin riait de colère.

CHAPITRE III

DES AMIS

Planadura, le Galline trouve les amis qu'il veut. Ce sont des hommes prudents que la peur met en boule.

Il y a le Couenneux, bleu de crasse, qui fait du courtage en faux-col de celluloid; Tabe le fossoyeur, qui sent le mort; Bonnecase, le tueur de porcs, que les cris des égorgements ont fait sourd. Il y a aussi Gaspé qui appelle les enfants dans la rue, et leur demande comme un service de lui tirer un index qui vient de se paralyser... Et encore Salles qui rôde le canton et y achète la ferraille au poids et les peaux de conin au coup d'œil; Poussou qui n'entend rien et ne dit rien de naissance et, aux filles, tourne le madrigal avec les mains; Roumpette qui a un permis de cinquante francs et tue pour vingt mille francs de lapins, un an dans l'autre; Camparol, qui se permet de demander aux femmes des autres: « Vous n'avez aucun décousu ?... » parce qu'il est cordonnier...

Il y a Carbasse, dessiné au compas, rond de tête, d'yeux, de nez; rond du cul, des mollets; fait de boules entassées et enchâssées dans un prodigieux équilibre; Carbasse, aux pommettes tendues et luisantes comme des bulles; Carbasse qui pourrait rouler pendant des lieues sur des pentes herbeuses.

Il y a Rasquill. Celui-là, oui ! C'est une étincelle ! Il brille et s'évanouit. Il reparait et crépite. Il se multiplie. C'est un éblouissement.

Celui-là oui, le Galline l'a dans l'estime ! C'est un drôle de petit type, osseux, pointu, gouailleur. Il saute un cheval de côté. Il tue les merles à coups de pierres. Il plonge dans le creux noir des gouffres, en remonte d'un coup de talon, avec des truites étincelantes dans ses poings. Il va voir des femmes en passant par le toit.

Il parle, il parle; c'est un van; il parle par mille trous.

Le Galline l'aime comme un roulement de tambour, un petit verre de quelque chose de fort. Il l'enrôle pour les rapines de la Noël et de Pâques.

Chez Mingall, chez Poune, la volaille est bien nourrie, mais en sûreté. La force du Galline et la ruse de Rasquill rapetissent la difficulté.

Quand on tord le cou à un poulet

mal réveillé, il n'a pas le temps de se rendre compte; les voisins croient à l'insomnie. Les lapins retrouvent leur voix de tête, mais c'est dans la tête même qu'on la casse.

Dans les caves, on s'y coule par un trou frais. La charcuterie du Flare est au grenier; le jambon est sous des copeaux, un tas chérubin tout bouclé.

Le coup de la Noël se fait aux gens pieux qui ont tué un cochon, quand la cloche de minuit annonce que Mossen Soubirane va faire manœuvrer ses soleils.

Les saucissons pendent à la poutre; ils sont rugueux et mal poudrés. Les andouilles ont encore pris du ventre; elles parlent d'intestin; elles ont des plis profonds et intimidants, comme des secrets de chair. La saucisse sèche est encore rougissante du piment qu'on a mis dans son histoire.

Le jambon, parfois, se balance dans le noir. Une tête l'a heurté. Alors Rasquill l'embrasse à pleins bras et le décroche. Maintenant qu'il en sent le poids, il lui vient des scrupules. Il veut raccrocher le jambon; il voit mal; il heurte un autre jambon. Alors il hausse les épaules et va faire un léger sifflet à la fenêtre.

En bas, le Galline embusqué pense que Rasquill contracté descend le long de la corde.

Il va pour le recevoir.

Et c'est un jambon qui tombe dans ses bras.

PLEIN AIR

Parfois le Galline se sent l'envie d'une « cargolade ». Bonnecase offre aussitôt la saucisse et Roumpette « une lièvre » qu'il sait dans un canton lointain. Carbasse dit qu'on peut compter sur lui pour les cartes. Il ne manque que le millier d'escargots.

Déjà Rasquill est en chasse.

Le jour de la cargolade, ils sont six. Ils viennent avec leurs promesses. Roumpette a tué « la lièvre » comme il le raconte. Carbasse déballe du pain blanc. Le Couenneux s'est chargé du vin; un courtier s'arrange toujours avec les échantillons !... La saucisse est épaisse et grasse et Bonnecase, tout fier, la manie comme un cordage. Et quand Rasquill a fait couler de son sac, près de la braise étalée, une colline d'escargots, le Galline s'approche en souriant.

La cargolade se fait sur l'aire, en plein soleil. La maison du Galline est proche et c'est Tréssette qui portera le civet à l'heure dite.

Les escargots et la saucisse grésillent sur des grils.

C'est Carbasse qui casse le bois et le Couenneux qui attise. Rasquill et Roumpette donnent à chaque escargot sa ration de sel et de poivre. Bonnecase est là pour le coup de main; il redresse les pieds brûlants d'un gril qui flanche, il retourne la saucisse aux endroits où elle se plaint trop fort de la chaleur. Il se brûle et fait claquer ses doigts comme un fouet de roulier.



« On mange en badinant, sans pain... »

ce pis. On fit visiter l'eau, mais elle se renouvelait en deux heures. On n'y trouva rien. La certitude était que le poison était passé par là. Les cinq cada-

Le quartier des écoles est celui des petits propriétaires fiérots, ayant cave et grenier pleins, et votant blanc.

On pensa encore au Galline.

La femme de Maloune affirma qu'elle l'avait vu, un minuit, accroupi sur la margelle et posant culotte.

(*) Voir *Regards* du 28 janvier.

Le Galline est intéressé par les grosses bouteilles vêtues d'osier léger où est le vin.

— Goûte-moi ça ! lui crie le Couenneux.

Le Galline fait couler entre ses dents une longue extase :

— Il se laisse boire ! dit-il.

Il se sent content; il fait des pas, pour rien, sur le gazon. Il est content; et il se sent une fierté de ténor. Il fait euhm ! euhm ! pour dégager sa poitrine puissante. Il la fait résonner avec son poing et il dit aux autres qui rient :

— Là, il n'y a pas de lie !

L'odeur attire des chiens. Ils ont l'air plus curieux qu'alléchés, car ils se tiennent loin, du côté où le vent porte la fumée.

On vide les escargots avec une épine noire. Tout morts, il en est qui résistent. Il y a des épines de rechange pour ceux qui les cassent.

On mange en badinant, sans pain. On met les coquilles vides de côté pour ne pas perdre de temps à les revisiter. Chacun fait son tas. Le poivre attaque les genives. Rasquill calcule qu'il y en a un hecto pour cent cinquante escargots. A tout instant, un gosier renversé appelle la caille.

Roumpette a compté mentalement jusqu'à cinquante, deux fois. Il s'arrête et les autres s'étonnent. « Déjà ! Déjà ! » Roumpette, un moment honteux, cherche des excuses :

— Il faut garder de l'emplacement pour « la lièvre », dit-il.

Ils ont coupé les pains dans la longueur et la saucisse s'y étale sans perdre un pouce de sa couche.

Le Galline en est encore aux escargots. Il en a fait un tas énorme, croulant à chaque addition. Rasquill plaine : « La prochaine fois, j'irai les chercher avec un tombereau ! »

Le Galline, flatté, rit à peine : « Faites passer le vin blanc ! dit-il ».

A un moment, Rasquill se lève pour chasser les chiens approchés. Il leur lance des pierres. Il obtient un cri de douleur à chaque jet et une déroute complète.

— Voyez, dit-il en riant, si ça ne semble pas une cavalerie !

Rasquill a fait son service dans les dragons.

Le moment sérieux arrive parce que voilà Tréssette qui crie de loin : « Dépêchez-vous que je me brûle ! » Rasquill se précipite et le Couenneux.

— Une si belle lièvre ! si elle tombait !

Ils tiennent maintenant la cocotte par les oreilles et déjà Tréssette s'en retourne. Le Galline l'appelle avec un éclat de bonté qui étonne. « Viens t'asseoir là, donc ! nous ne te mangerons pas... »

Mais Tréssette ne veut rien savoir. Diane qui a suivi l'odeur du civet reste sans qu'on l'invite. Le Galline la caresse avec des mots : « Hé ! Hé ! d'où sors-tu, comme ça, manaïe ! » Diane se frotte à ses genoux et va mettre son nez dans les tas odorants.

Rasquill soulève le couvercle.

Le fumet leur coupe la parole et remue silencieusement leur appétit, cette foi du ventre.

Ces païens communient.

— Ah ! Nom de Dieu ! dit Rasquill.

Maintenant ils sont bien saouls. Celui qui se lève pour pisser ne peut pas atteindre le premier olivier de l'éteule. Il tourne le dos au village. Une femme paraît sur le chemin du Stex; elle coupe par le champ de Mingall.

— Elle en a vu d'autres ! dit Carbasse.

Le Galline emprunte la bouteille aux amis : « Fiche-lui bleue ! » C'est un encouragement qu'à Planadura on donne à celui qui n'a pas à se gêner.

C'est tout ce qui a de plus sûr ! dit le Couenneux, qui trouve à tout moment des solutions à la crise viticole.

Les autres se taisent. Le vin, c'est sa partie. Et, si la chose est sûre, il n'y a rien à ajouter.

Le Galline remue des contradictions dans sa tête. Il entend sa colère s'organiser. Il résiste encore aux esprits grondants de l'ivresse. Puis il se dresse impérieusement devant le Couenneux :

— Y a rien de sûr ici ! grand con ! je te dis, moi, qu'y a rien de sûr !

Alors le Couenneux démonte ses plus chers échafaudages. Tous l'aident. Et il n'y a bientôt, sur terre, plus rien de sûr que leur humilité.

Il faut oublier ça !

Rasquill rate une pirouette et se pèle le nez. Roumpette raconte encore une fois comment il a tué son oreillard. Il est chien, chasseur, fusil, lièvre. C'est une épopée en déflagrantes syllabes. Les aboiements, avec leur son spécial, l'ordre sec du fusil et jusqu'à l'odeur exaltante de la poudre, passent en tumultes et en sensations.

On ne l'écoute plus.

Il parle quand même, pour lui seul.

Il épaulé. Il tire.

— Barrabam ! bam !...

Les échos s'enchevêtrent.

Au bout de son doigt tendu, le lièvre culbute dans la mort pour la dixième fois.

Le Galline n'a pas repris du calme. Il cherche des prétextes dans les regards des autres, dans leurs attitudes. C'est alors que Carbasse montre son jeu de cartes.

Elles sont écornées et crasseuses; il les porte sur lui depuis un an. Il y fait des réussites sur les parapets; il va tenter les bergers dans les garriques, il leur fait des « brisques » à deux sous la partie; il forme les jeunes garçons qui lui laissent leur argent de poche. Il connaît ses cartes au recto et au verso, à des détails innocents qu'il corrige de l'ongle, quand leur candeur est trop suspecte.

Carbasse étale sa veste, les manches en dedans. Le Couenneux se recuse pour la manille; il ne fait paire qu'avec le Tabe.

Puisqu'on est six, on tombe d'accord pour le « truc » à six: trois contre trois, en deux « jambes » et une « belle ».

Carbasse et ses amis emportent la première « jambe », mais la première « jambe » est pour les enfants. La seconde « jambe » est pour qui la fait. C'est le Galline, et ses amis qui la font.

— La « belle » en dix-huit !

La « belle » en dix-huit, c'est une opération de longue haleine: il n'y faut pas s'emballer: tous le savent et font mine de l'ignorer. On fanfaronne avec rien, on se lamente avec des cartes imbattables.

« Truque ! Truque ! » hurle Carbasse à Roumpette hésitant. Roumpette fait « Truc ! ». C'est un coup de fusil au bruit duquel les adversaires décampent comme des lapins.

On arrive à dix-sept dans les deux camps. On n'esquive plus ! Soldats par force !

C'est Carbasse qui donne. Il tremble. On n'entend que le petit choc des cartes. Les jeux sont dans les mains. On s'observe.

— Tous à moi ! crie Carbasse.

Quand on crie : tous à moi ! au truc à six, c'est qu'on n'a rien ou qu'on est ferré. On espère dans les deux camps.

Carbasse est ferré. Il gagne tout seul !

Il gagne tout seul, mais dans le moment même, une gifle le couche, un coup de pied le roule. Toutes ses sphères tournent sur leur équateur.

Le Galline s'est dressé et vocifère. Tous sont debout, empourprés et mous. Ils veulent dire quelque chose d'apaisant. Mais le Galline fait place nette. Bonecase est déjà marqué au front et le Couenneux trébuchant dans le feu mourant, y soulève des étincelles.

Enfin, le Galline court au brasier, y saisit un tison et en frappe tous ces hommes qui veulent raisonner sa folie. Ils fuient vers l'éteule, empêtrés dans leur ivresse.

Le Galline reste seul. Son tison au poing, il regarde loin, par-dessus les arbres...

CHAPITRE IV LE SECRET

Le quatorze juillet est un grand jour.

C'est un grand jour pour Marti, le limonadier. Son débit est plein à craquer, de buveurs, de joueurs, de gaieté.

Le Galline pousse la porte. Il y passe juste, en hauteur et en largeur. Il est contraint à des lenteurs, comme les grands artistes.

Aussitôt les rires trébuchent, et la joie se retire en rampant des pommettes.

Le Galline s'assied au bout d'un banc. Il paraît tranquille. On pourra peut-être même l'oublier.

Marti lui envoie sa femme, une pleine lune, et qui a enfoui toute la voie lactée dans son corsage. Elle a des airs ronds, doux. Son opulence fait bégayer.

— Qu'est-ce que je te servirai, Galline ?

Le Galline commande quelque chose de fort. Il paie, puis il boit, puis il repaie. A un moment, il se lève avec le calme et la majesté du taureau d'entre les vaches.

Il s'approche d'une table où Tabe le fossoyeur et le Couenneux font la manille contre deux douaniers.

Le Tabe et le Couenneux forment un tandem redouté. Ils se sentent les pieds sous la table. Un coup sur l'orteil pour avoir de « l'or », deux coups pour le « bâton ». Quand le godillot du Tabe s'égare sur le tibia d'un douanier, le douanier dit : « Fève ! » et le Couenneux comprend vivement, comme un lapin touché par ricochet.

Le Galline arrive sur une « donnée ». Les quatre hommes tiennent leur douze cartes en éventail, par couleur, les atouts à gauche.

Le Tabe qui n'a pas d'atout murmure avec un faux humour : « Ils sont à droite ! »

Cela n'étonne pas le Couenneux qui en tient neuf dans sa main tremblante et dont le pied impérieux décide : « Garde maître partout ! »

Les cartes glissent sur le dos, tournoient ; un valet pirouette. Le Couenneux ramasse les levées avec lenteur. A la cinquième, il passe de « l'or » en dessous. Le Tabe exploite le filon, de sa manille, de l'as; le roi restant en jeu, il sent chavirer son espoir. Le rouge monte aux oreilles des douaniers qui voient venir le capot.

Il y a une seconde oppressante. Le Couenneux délivre son monde. Il étale paisiblement la souveraine lignée de ses épées. Les jeux s'abattent; et leur effondrement bariolé, et leur somptueux fatras, il les corrige de petites tapes ironiques.

C'est alors seulement que Le Tabe devine quelqu'un derrière lui et qu'il se retourne.

C'est le Galline. Il a sa figure des mauvais jours. Il lui fait signe qu'il a à lui parler.

Le Tabe se lève. Il suit Le Galline. Dehors, l'air bourdonne. Deux drapaux tricolores mûrissent au soleil.

— Vite ! dit le Galline.

Il entraîne le Tabe vers le Casot. C'est une petite cabane dans un terrain vague. Elle appartient à la commune. Les vieux du village viennent y prendre le frais, les amoureux viennent y forniquer. On y vient aussi lorsqu'on doit s'alléger d'un secret.

— Ecoute-moi bien ! dit le Galline. Dès les premiers mots, le Tabe pâlit, comme poignardé...

ARRANGEMENTS

Les cloches pleurent sur le village. Une grosse larme, lente et triste: un intervalle pour l'essuyer; puis, se poussant, deux autres, pressées, sonores; des frissons...

Le glas pleure le matin, à midi, le soir, à l'heure exacte des repas. On mâche à la cadence funèbre. Le dessert est moins doux.

On ferme les fenêtres. Et le glas, chassé des intimités, s'en va émouvoir la campagne, visiter les mas où une voix froide demande du fond d'un hangar:

— Qui est mort à Planadura ?

Il y a toujours quelqu'un qui sait qui est mort. Il le tient d'un autre qui le tient du mort lui-même.

Au village, la nouvelle n'est jamais fausse. Le mort doit perdre tout espoir.

Alors, à la voix du hangar, une autre voix répond :

— C'est la Jeanne du Tabe !

La femme du Tabe est morte. Elle a le sort bizarre de ceux qui meurent la nuit de la Noël ou qui s'en vont avec les cloches de Pâques. Ils gâtent à la famille une série d'anniversaires joyeux.

De mourir un quatorze juillet, c'est, pour le pochard, une fin symbolique et inespérée. Mais, de la femme du Tabe, les benêts même seront surpris parce qu'elle était forte, de bonne couleur et d'un âge où on regarde encore en avant.

Mais la mort arrive quand elle arrive. Vous faisiez la vaisselle, un jour de gaieté, et vous êtes tombée sur le nez, dans les débris de la faïence... Vous cueilliez un pied de salade et on vous retrouve allongée sur le côté, encore chaude, la tête dans le sillon...

Un matin, vous alliez vous réveiller et vous ne pouvez pas. Le coq ne chantait pas pour vous. Dans la nuit, un ressort a cassé sous l'aisselle et votre mari vous trouve, au petit jour, les yeux emplis d'aube blanche.

Votre homme est un homme fort: il vous appelle, il vous secoue; l'horreur et la douleur le dressent. Il saute à la fenêtre, y hurle des mots haletants qui font battre tous les volets du voisinage.

C'est un homme timide; il touche votre corps froid; et parce que votre sein est de pierre, la douleur entre en lui. Il écarte de vos paupières une mèche qui dramatisait votre visage, croise vos mains. Et puis il descend annoncer à l'ami le plus proche qu'une sainte est morte chez lui.

Si c'est le Tabe, on ne sait rien de son âme. Il a l'air malheureux et l'égarément, il le cache dans des grimaces.

On va lui faire visite. On monte un escalier de pierre où les talons sonnent.

Le Tabe vous attend sur le seuil, roulant une cigarette d'un air accablé.

Il vous dit merci. Il fait un signe vers la chambre où sa femme allongée vous attend.

La Jeanne du Tabe tient toute la longueur du lit et la mort l'a faite pâle. Elle est toute en noir : c'est la première fois qu'elle porte le deuil.

Un gros cierge dodeline de la flamme et ses couches de clarté se déplacent pour un murmure, pour un soupir. Quand elles passent sur le visage de la Jeanne, elles le font vivre. Les lèvres remuent quand l'ombre se retire de leur pli et quand elle y rentre.

Le Tabe était venu jeter un coup d'œil, mais il est reparti, du blême sous la peau, parce qu'une visiteuse a dit :

— La pauvre, elle semble vivre !...

On dirait qu'elle va parler... Tabe le fossoyeur, sait bien que sa femme ne parlera pas. Il en est sûr; il connaît les morts.

Mais il préfère s'en aller. Il vient s'asseoir dans la cuisine, près de l'évier. Il ne regarde plus ceux qui viennent lui serrer la main.

Il regarde leurs souliers. Il leur dit : « C'est bien malheureux ! »

Jusqu'à ce que les souliers s'en vont.

La Finette est arrivée à huit heures. C'était une amie de la morte, douce et pourtant inquiétante qui sortait de la maison quand le Tabe y entra.

Le Tabe n'a pas bougé. La Finette vient lui poser doucement la main sur l'épaule.

— Tu n'as personne pour t'aider ?

Il fait signe que oui sans lever la tête. Mais la Finette comprend mal. Elle se met à balayer, à casser du bois, à remuer des casseroles. Puis elle descend avec les cruches vides.

Le Tabe est monté au grenier parce que les idées l'ont chassé d'en bas. Mais, là, il n'est pas tranquille. L'ombre subite de hardes le fait tressaillir.

Il se couche sur le dos pour avoir la lumière de la lucarne dans les yeux. Il entend tous les bruits de la maison.

(A suivre.)



Dans le jardin du cloître d'Amorebieta, un religieux basque plaisante avec des miliciens républicains. PHOTO CHIM.

Masque mortuaire de Pouchkine.

Le centenaire de la mort de POUCHKINE

LE GRAND RUSS

Ci-contre à droite : Nathalie Pouchkine, née Goutcharov, femme du poète.



...dépouillé de tout ce qui nous apparaît en lui aujourd'hui comme passager ou fortuit, il se dresse devant nous comme le grand poète national, comme le véritable fondateur de la littérature russe. »
Maxime GORKI.

Ci-dessous : enfants soviétiques devant le buste du poète.



CENT ans se sont écoulés depuis la mort de Pouchkine, mais aucun poète, aucun écrivain russe ne fut jamais entouré d'un amour aussi réel et vivant que celui que les masses soviétiques vouent à l'auteur de « Boris Godounov » et « Eugène Onéguine ». Dans les villes comme dans les campagnes, sur toute l'étendue de l'U.R.S.S., le peuple lui-même organise des festivals en l'honneur de Pouchkine. En conférant à cette commémoration le caractère d'une grandiose fête nationale, les peuples de l'Union soviétique semblent vouloir signifier au monde que l'année du vingtième anniversaire de la Révolution d'octobre sera en même temps l'année de l'apothéose du plus grand poète de langue russe.

QUELQUES DATES

DANS LA VIE DE POUCHKINE

26 mai 1799 : Naissance de Pouchkine à Moscou.

1811. Départ pour le Lycée de Tsarskoïé-Selo.

1815. Pouchkine lit, en présence du poète Derjavine, ses « Souvenirs de Tsarskoïé-Selo » qui obtiennent un grand succès.

1817-1820. Vie dissipée et mondaine à Saint-Petersbourg, mais aussi marquée de préoccupations littéraires et politiques. Première œuvre importante : « Rouslan et Ludmila ». Plusieurs poèmes de tendances nettement révolutionnaires.

1820-1824. Exil dans le Midi de la Russie. Début d'« Eugène Onéguine », « Le Prisonnier du Caucase », « Les Frères Brigands ». Rencontres avec les futurs « décembristes », officiers supérieurs de l'armée impériale, gagnés aux idées révolutionnaires.

1824-1826. Déportation dans le village Mikailovskoïé, domaine familial. Vie solitaire. Suite d'« Eugène Onéguine », « Les Bohémiens », « Boris Godounov », « André Chénier ». — La mort du tsar Alexandre I^{er}. Soulèvement militaire des « décembristes » (14 décembre 1825) et son écrasement. Départ de Pouchkine pour Moscou sur l'ordre du nouveau tsar.

1826-1829. Rencontre avec le tsar. Promesse de

se « réconcilier » avec le gouvernement. Le tsar se charge lui-même de la censure des œuvres du poète. En réalité, tutelle confiée au chef de la police politique. — Réception enthousiaste, par la société moscovite, du poète qui avait passé six ans en exil. — De nouveau vie dissipée et mondaine, à Moscou et à Saint-Petersbourg. Nombreuses aventures amoureuses. Grande activité littéraire. Entre autres, les poèmes « Aux décembristes » et « Arion », en souvenir des amis révolutionnaires exécutés, ou languissant en Sibérie. Démêlés avec les autorités à la suite de la découverte d'un long poème antireligieux écrit en exil plusieurs années auparavant.

1829-1830. Collaboration à la plupart des revues russes de l'époque. Polémique acharnée avec ses détracteurs, littérateurs réactionnaires ou simplement à la solde de la police. Séjour à Boldino, où furent écrites certaines de ses meilleures œuvres. Mariage avec Nathalie Goutcharov.

1831-1833. Premières années de la vie conjugale, à Tsarskoïé-Selo et à Saint-Petersbourg. Grands succès mondains de la femme du poète. Election de celui-ci à l'Académie Russe. Publication de la première édition complète d'« Eugène Onéguine ». Recherches historiques dans les archives de Moscou et de Saint-Petersbourg. « Histoire de la Révolte de Pougatchev », « Le Cavalier de Bronze », etc.

1833-1836. Le tsar interdit la publication du « Cavalier de Bronze », œuvre particulièrement chère au poète. Soucis d'argent. En 1834, Pouchkine est nommé « page de la Chambre » de Sa Majesté, titre conféré habituellement à de tout jeunes gens. Pouchkine se sent profondément humilié. Tentatives vaines de se retirer à la campagne.

27 janvier 1837. Duel avec l'émigré français Georges Anthès, à la suite d'une intrigue menée par la haute société contre Pouchkine. Le poète est mortellement blessé.

29 janvier (10 février) 1837. Mort de Pouchkine.



A. S. Pouchkine. D'après le portrait à l'huile de Troupine.

Les fragments publiés dans cette page sont extraits du livre : « Pouchkine — 1837-1937. — Textes recueillis et annotés par J.-E. Pouterman. » Ce livre vient de paraître aux E. S. I.

LES FUNÉRAILLES

SUR le quai de la Moïka, devant la maison où était mort Pouchkine, se produisit quelque chose d'absolument insolite pour ce temps-là. Telles les vagues de la marée montante, les flots de la foule qui voulait rendre un dernier hommage à la dépouille de Pouchkine déferlaient vers sa porte.

Près du cercueil de Pouchkine, les grands personnages étaient absents. C'étaient les étudiants, les membres des professions libérales, les fonctionnaires subalternes, les commerçants, les « petites gens », qui s'y pressaient, ainsi que cette couche de la petite bourgeoisie qui devait bientôt recevoir le nom de *raznotchintsi* (1). Ce fut aux obsèques de Pouchkine que les *raznotchintsi* entrèrent pour la première fois dans l'arène publique, et se firent sentir en tant que force sociale.

Pendant ses dernières années, Pouchkine avait vécu, emprisonné dans le cercle d'une affreuse solitude morale, sociale, littéraire. « Vis seul », se disait-il amèrement à lui-même. Il ne soupçonnait pas qu'il avait des milliers d'amis sincères et ardents au delà de ce cercle dans lequel il souffrait et se mou-

(1) Petite bourgeoisie radicale.

AND POÈTE DU PEUPLE RUSSE

rait. De son vivant, ces amis, voyant surtout l'homme, gardaient envers lui des rancunes. Il y avait beaucoup de choses qu'on ne pouvait lui pardonner; sa mort leur fit sentir la grande, l'irremplaçable valeur de Pouchkine. Et, désormais, bien haut, non pas seulement par des paroles vaines, mais par tous leurs actes, ils clamèrent : « Pouchkine est nôtre ! »

Il fallut bien, bon gré, mal gré, que Nicolas changeât d'attitude au moins en apparence. Il dut feindre, de considérer, lui aussi, la mort du poète comme une grande perte nationale. D'Anthès, l'officier français qui tua Pouchkine en duel, fut dégradé, et, en qualité d'étranger, expulsé de Russie. Heckeren, Ministre des Pays-Bas à Saint-Petersbourg, père adoptif de d'Anthès, fut rappelé par le gouvernement néerlandais, de son poste d'ambassadeur.

Mais, d'autre part, le tsar s'empessa de barrer tous les chemins par où aurait pu se manifester l'indignation sociale qui grondait. Il fut strictement enjoint aux journaux d'observer, en annonçant la mort de Pouchkine, une extrême modération, et de s'en tenir au ton compassé des convenances mondaines. Un journal fut rappelé à l'ordre, pour avoir imprimé : « C'est le soleil de notre poésie qui disparaît », et que « Pouchkine était mort au milieu de sa grande carrière ».

Des piquets de troupes avaient été placés dans les immeubles voisins de celui où le corps reposait. Des agents de la police secrète se relayaient, à la porte de sa maison, et même de son appartement. La nuit qui devait précéder celle de la levée du corps, c'est-à-dire celle du 30 au 31 janvier, quand la foule se fut dispersée, et que, seuls, demeuraient encore, dans l'appartement, quelques proches amis du défunt, des gendarmes se présentèrent. Ils avaient à leur tête le général Doubelt, chef d'état-major du corps de gendarmerie. Ils transportèrent la dépouille de Pouchkine, non pas à la cathédrale Saint-Isaac, où devait avoir lieu, le lendemain, le service religieux, mais à l'église de la Koniouchennaïa. Le jour des funérailles, tous les accès du temple furent occupés par la police, et, seuls, les gens qui étaient porteurs de cartes d'invitation purent y pénétrer. A l'issue de la cérémonie, le corps fut descendu dans la crypte.

Dans la nuit du 2 au 3 février, deux voitures rudimentaires s'arrêtèrent devant l'église. Dans l'une, se trouvait un officier de gendarmerie, dans l'autre, A. I. Tourguénev, ami de Pouchkine, qui avait la mission d'accompagner le corps jusqu'au monastère de Sviatogorsk, non loin du village de Mikhaïlovskoïé, lieu où il devait être inhumé.

Ce singulier cortège funèbre partit à toute bride, voyageant jour et nuit. On eût dit que des criminels se hâtaient d'expédier en cachette, une ténébreuse besogne.

A un relais de poste, une voyageuse, la femme d'un professeur, aperçut des gendarmes affairés, des postillons qui attelaient des chevaux frais en toute hâte, et un chariot, dans lequel gisait un cercueil, entouré de bottes de paille. Impressionnée, la voyageuse s'enquit, auprès d'un autre observateur de la scène, de ce qui se passait :

— On n'en sait, parbleu rien ! A ce qu'il paraît, c'est un nommé Pouchkine, qui a été tué, et on l'emmène comme ça, à toute vitesse, dans la paille — le Seigneur me pardonne ! — comme un chien crevé !

C'est ainsi que la Russie officielle du tsar Nicolas enterra le plus grand des poètes russes.

DEUX LETTRES DE POUCHKINE écrites en français

I

Mai 1830.

D'abord permettez-moi, madame, de vous remercier pour *Hernani*. — C'est un ouvrage du tems que j'ai lu avec le plus de plaisir. Hugo et Sainte Beuve sont sans contredit les seuls poètes français de l'époque, surtout Sainte Beuve — et à ce propos, s'il est possible d'avoir à Pétersbourg les *Consolations* de ce dernier faites une œuvre de charité, au nom du ciel envoyez les moi.

(Voir suite page 18.)



Au Parc de Culture et de Repos, à Moscou : arc de Triomphe improvisé en l'honneur de Pouchkine.



"Vous ne connaissez pas PARIS!"

UNE GRANDE
DE
CLAUDE MARTIAL

Voir dans "Regards" du
28 Janvier
Le 18^{me} ARRONDISSEMENT

Au Jardin
des Tuileries.

Le passage de la
reine de Hongrie,
rue Montmartre.

ile. La royauté s'est installée là, dans son Louvre, et, tout près, c'est le Palais-Royal où les foules écoutaient les orateurs révolutionnaires. Là, rue Sauval, à l'angle de la rue Saint-Honoré, est né Molière, malgré les plaques apposées, par erreur, rue du Pont-Neuf. Longtemps, le Palais-Royal, avec ses Merveilleuses qui promenaient sous les galeries fameuses leurs charmes dévêtus et tarifés, avec ses tripiots bourrés de naïfs provinciaux et d'espions, est resté le centre de Paris. L'Empire étalait ses troupes aux Tuileries. La Commune a promené le drapeau rouge dans les beaux quartiers de la bourgeoisie àpre et féroce de 1871.

Un arrondissement où naissent et meurent les révolutions. La place de la Con-



1^{er} ARRONDISSEMENT

Des bijoux aux choux-fleurs

Premier arrondissement de Paris. Oh! c'est un morceau qui compte! Et pour les touristes, et pour les Parisiens! La Place Vendôme, et la rue de la Paix. Les Halles centrales et la Bourse de Commerce. Le Jardin des Tuileries et le Palais-Royal. La Banque de France, deux grands magasins, trois ministères.

Un tiers des monuments classés de la ville sont dans le premier arrondissement, sous la garde vigilante de M. Pierre Taittinger. Et quels monuments, la perspective du Louvre et des Tuileries, l'une des plus belles du monde, le Palais de Justice avec sa Sainte-Chapelle, l'île de la Cité, pour une part, avec le Pont-Neuf. Et puis l'avenue de l'Opéra, les grands et beaux jardins des Tuileries, les merveilles du Musée du Louvre.

C'est le visage maquillé de Paris, la ville en tenue de grand luxe, pour recevoir. Le beau sourire du passé aux visiteurs d'aujourd'hui.

Venez, passants, venez! Voyez de tous vos yeux, du haut des autocars. Mais suivez le guide. Ne vous égarez pas.

Car le maquillage laisse des zones d'ombre. Car il est des masures à l'ombre des palaces.



L'école de la rue
de la Sourdière,
à deux pas de
l'avenue de
l'Opéra.



Les Halles : viande... viande...
viande...



Les Halles, 10 heures du
matin. La mère fouille les
détritus, la fillette garde le
chariot qui contiendra la
recette.

Premier arrondissement! Un gros trou dans le budget municipal des travaux. Dame! il faut soigner les jardins, peigner les pelouses, planter des tulipes, laver les statues. Et c'est très bien.

Mais interrogez, tout de même, ceux qui vivent là, les 39.200 habitants de cet arrondissement merveilleux. Demandez-leur ce qui fut fait pour leur rendre la vie plus agréable, plus saine.

Tout est à faire, répondent-ils... Vraiment? Vous êtes surpris? C'est tellement harmonieux, la place Vendôme? Et la rue de la Paix est si belle, avec ses magasins pour millionnaires.

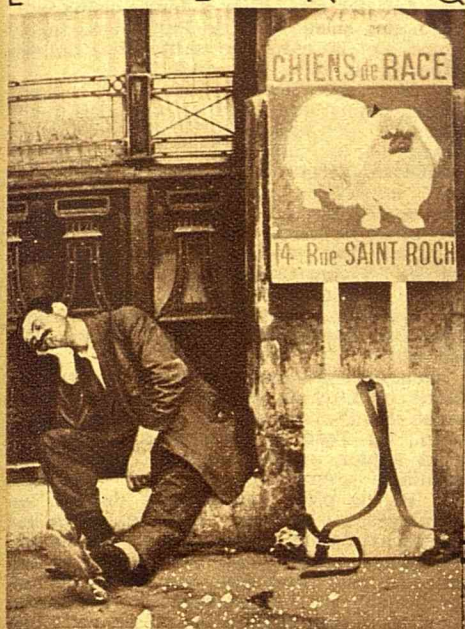
Où, mais, comme vous diront les guides « il y a encore bien des vestiges du vieux Paris, bien des rues sombres et étroites... » Et ce sont, tout de même, les vivants qui vivent dans ces maisons des morts. Des vivants qui voudraient bien que leurs quartiers ne fussent pas d'un seul intérêt archéologique ou touristique.

N'insistons pas trop sur l'histoire. Tout ce coin de Paris vit de souvenirs qui lui sont communs avec l'histoire de France. Paris est né là, entre les roseaux d'une

corde est là, tout proche, et l'Hôtel de Ville n'est pas bien loin.

Eh bien! puisque nous parlons de la maison natale de Molière, allez donc un peu rue Sauval. Une rue étroite, qui mène aux Halles, et où stationnent, avec leurs rougeurs sanglantes, les voitures des bouchers. De vieilles maisons. Le soleil ne daigne pas descendre dans les cours. Les escaliers, doucement, s'affaissent? Les murs aussi. Maisons des rats. Lots insalubres, classés ou non. Menace pour l'hygiène de Paris, tout comme le sont les Halles, dans leur état actuel. Car, les statistiques, c'est très beau. Sans doute, on débarque des navets par millions, mais il manque encore au Paris moderne des Halles centrales modernes. C'est-à-dire, tout simplement reconstruites. Que l'on ait envisagé, un moment, la reconstruction des Halles ailleurs qu'au centre de Paris, c'était là conception d'urbaniste bien plus que projet pratique. Il est bon que les marchands des faubourgs puissent venir se ravitailler sans traverser tout Paris. Mais les pavillons centraux vous ont un de ces airs de provisoire qui

PHOTOS PAPILLON, GRANER, LEVEILLE.



L'homme-sandwich se repose place Vendôme.

disent assez qu'un grand souci d'hygiène n'a pas présidé à leur construction. Il faut reconstruire les Halles, absolument, selon un plan bien étudié, rationnel — et pas trop coûteux. Il faut agrandir les Halles ou par le haut ou par le bas, non par les ailes. Faire émigrer de la chaussée les marchands qui doivent y vendre, au matin froid, sous la pluie ou sous le vent, élargir les rues, créer des courants d'air.

Et puis, tout autour, derrière l'église Saint-Eustache comme derrière la Samaritaine, faire la guerre aux taudis, jeter bas les vieilles maisons. Et il y en a ! Maisons poussiéreuses hantées par les punaises. Façades grises comme des visages jamais lavés. On n'a même pas commencé par ça, le ravalement obligatoire, et Paris risque de présenter aux visiteurs de l'Exposition, dès qu'ils quitteront la rue de Rivoli pour la rue Saint-Honoré, cette figure crasseuse qui étonne d'abord, puis dégoûte un peu.

Nettoyer le quartier des Halles. Penser, en passant, que ce ventre de Paris aurait besoin d'être purgé de ses Dorgères. La vie chère, c'est dans ce grouillement de

foules qu'elle se cache. Les visiteurs nocturnes des laborieuses Halles centrales sont surpris par des tableaux pittoresques sous l'éclat des grands lampadaires. L'arrivée, le déchargement des voitures aux chevaux somnolents ; hier, l'Arpajonnais. Les initiés, par contre, suivent la vie, le trafic des marchands du Temple, des mauvais marchands, au mouvement clandestin des voitures. Elles sont là, toutes pleines, rangées dans les rues étroites avec leurs chargements de légumes frais. Et puis, tout d'un coup, elles s'en vont, comme elles étaient venues, sans faire de bruit, et toujours pleines. Il faut maintenir les prix.

Le quartier des Halles réclame des maisons neuves, rien que des maisons neuves. Il n'y a pas, dans tout l'arrondissement, un seul groupe d'H. B. M. Serait-ce donc que l'arrondissement n'est pas habité par des travailleurs ? Détrompez-vous. Près des deux tiers de la population sont des travailleurs, des employés de commerce pour la plupart. Beaucoup des salariés nocturnes, les imprimeurs et les garçons de cafés logent là, et dans l'arrondissement voisin, pour être plus près — retours à pied — du lieu où ils travaillent.

Et je me demande, puisqu'il faudra bien, pour l'honneur de Paris, reconstruire, dans ces coins de la Capitale, de larges zones, si l'on ne pourrait pas, dans les groupes rebâties, créer une sorte de zone un peu plus silencieuse, isolée des rues et des rumeurs de la ville par quelques dispositions architecturales faciles, interdite, en son centre, à la circulation des voitures, une zone de repos diurne pour les travailleurs de la nuit ?

Aussi, ces travailleurs, ils demandent quelques arbres. Mais oui, dans le quartier des Tuileries et du Palais-Royal ? Vous le savez, il y a ces deux grands jardins — sans terrains de jeux, d'ailleurs — et puis le square des Innocents, et puis plus rien.

Ça ressemble un peu à ces grandes salles de fêtes, où l'on pousse toutes les

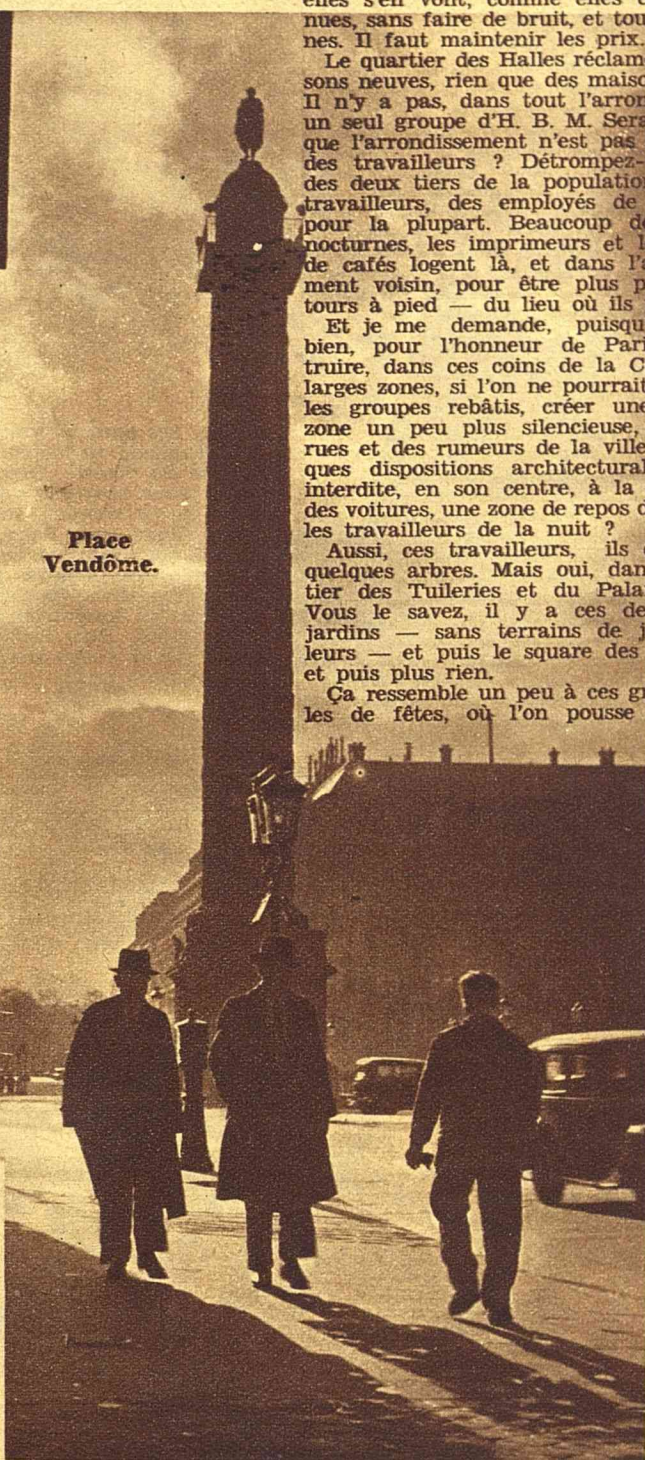
banquettes dans un coin, pour dégager le centre, et danser. Ici, on a poussé les maisons. Ici, on aimerait, à quelques carrefours, un rien de verdure, quelques bancs, le murmure jaillissant d'une fontaine. On voudrait une piscine, dans ce quartier riche du riche Paris, et des lavoirs, et des bains-douches.

Et des écoles propres. Car elles sont toutes à refaire, car elles sont vieilles, sans lumière, sans confort. Rue des Bourdonnais, par exemple, ou rue d'Argenteuil. Rue de la Sourdière, aussi. Je ne vous conseille pas d'y emmener les riches visiteurs étrangers qui logent dans les grands hôtels de la place Vendôme. Ils auraient une curieuse idée de la politique éditioriale des élus « nationaux », les Taillinger, les Lefebvre et les Quentin, tout comme ils peuvent avoir une drôle d'opinion sur les campagnes menées : « A bas les Métèques ! », au nom d'un nationalisme dont font grand cas les représentants de ces riches quartiers qui vivent de la clientèle étrangère.

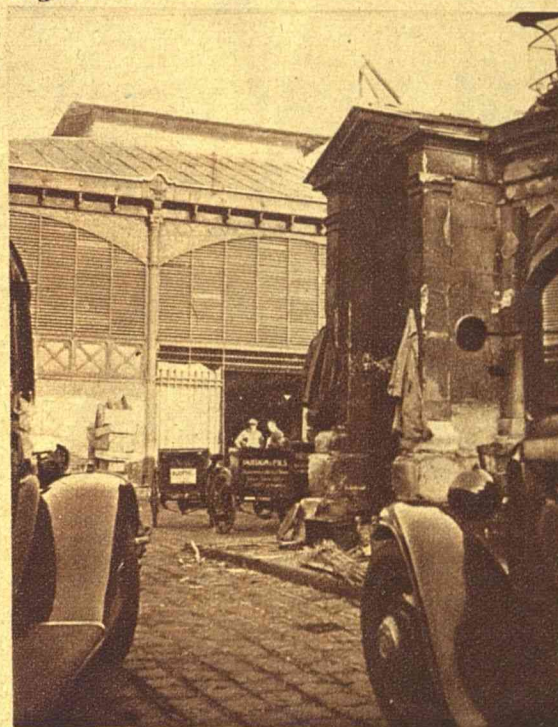
Il y a, aussi, une question du Marché Saint-Honoré, car il n'est pas très beau, ce marché, au cœur de Paris. Ni très propre. Car il est entouré de maisons vieilles et plutôt sales. Un vrai scandale qui ferait bondir les élus d'une toute petite ville de France. Mais M. Pierre Taillinger tient à ses vieilles maisons comme il tient à ses vieilles idées. Et de dire, tout tranquillement, qu'on ne trouverait ni locataires ni commerçants pour les appartements et les boutiques des maisons neuves. Tout comme si les confortables maisons du quartier Vendôme n'avaient pas de locataires.

La circulation, dans les rues étroites qui sinuent au long des grandes artères, est difficile, parfois presque impossible. Tout cela appelle la pioche, et vite. Puis le maçon. Les vieilles pierres, les vieux monuments ne seront que mieux en valeur, isolés, comme des bijoux serties, au milieu d'une monture de maisons neuves, et claires.

Place Vendôme.



Légende à trouver.



2^{ème} ARRONDISSEMENT

Les affaires.

L'ARRONDISSEMENT de la Bourse, et celui du Sentier.

Les affaires ! Le plus petit de Paris, d'ailleurs, par sa superficie : 97 hectares en tout. Mais quel champ de culture pour les brasseurs de millions. Autour du temple à colonnes, les banques ont installé leurs palais. Palais géant du Crédit Lyonnais aux dimensions d'hippodrome. Forteresse, si bien gardée, de la place forte du régime, la Banque de Paris et des Pays-Bas. N'entre pas qui veut dans ce quadrilatère volontairement discret et un peu mystérieux, où les employés, quand ils s'en vont, par la rue Louis-le-Grand, ont l'air de sortir d'une cave, où, toutes portes closes, M. Horace Finaly, grand homme de la finance politique, s'enferme dans un hôtel particulier invisible de l'extérieur. Toutes les

banques, les agents de change, les coulissiers, les techniciens de l'art de faire rouler les fortunes sans, jamais, rien donner en échange que des morceaux de papier multicolore.

Et puis, à côté, le Sentier, avec ses grandes maisons de commerce. Les grossistes ont installé là leurs magasins, leurs bureaux. Oh ! sans souci d'en imposer. De grandes pièces nues, avec de hauts plafonds, mais pas d'air, ni de soleil. Triste, la vie des employés, dans ces firmes presque plus connues dans le monde qu'à Paris.

L'arrondissement de la Bourse a été durement touché par la crise, plus qu'un autre, comme il avait, plus qu'un autre, bénéficié de ce grand travail de l'argent que l'on a pris pour la prospérité. Bien des magasins vides. Faillite. Bien des em-

La Tour de Jean sans Peur, qui s'adossait à l'enceinte de Philippe-Auguste et dépendait de l'Hôtel d'Artois, résidence des ducs de Bourgogne. On peut la voir dans la cour de l'école communale, 20, rue Etienne-Marcel (2^e).

CONCOURS
1^{er} ARRONDISSEMENT
BON
de participation

CONCOURS
2^{ème} ARRONDISSEMENT
BON
de participation

Boulevard Bonne - Nouvelle débouchent les rues de Cléry, d'Aboukir et de la Lune.

pour de pittoresques venelles, parfois. Les toits se disent bonjour, en haut, et semblent vouloir se rejoindre. Entrez dans les couloirs obscurs des maisons, à tâtons. Grimpez dans l'escalier R. Tiens. Il pleut. Oui, il pleut dans les maisons comme il pleut sur la ville. Et les murs suent. Et les chats voient tellement de rats qu'ils ont fini par s'habituer à leur voisinage.

Un des sales coins de Paris. Une tache noire sur la carte de santé. Ici, on est tuberculeux bien plus qu'ailleurs.

Curieux quartier, vraiment. Ici, le boulevard Sébastopol, large et bourgeois, mais ourlé de rues pauvres. Et puis, sur l'autre place, les grands boulevards, les beaux boulevards, lumineux, brillants, bruyants, tout joyeux de clartés neuves, avec les enseignes au néon, de devantures de merveille, de voitures riches. Paris expose là tout son luxe, toute son activité, tout son génie. L'Opéra-Comique s'installe au milieu d'une longue suite de cinémas. Les grands cafés offrent leurs tables en bois précieuses, et les apéritifs à 4 francs cinquante.

Quartiers des Passages, aussi, restant du Paris brillant du Second Empire. C'était riche. Ça l'est un peu moins. C'était malsain. Ça l'est un peu plus. Loger ici, c'est signer un bail avec la maladie, la vieillesse prématurée. Eh bien ! on loge ici. Et, de plus, tout le jour durant, les employés, les ouvriers travaillent à la lumière artificielle. De temps en temps, on retape un passage, avec des vitres et des miroirs, par l'intérieur. Jamais on ne débrite l'abcès. Le passage d'un Grand-Cerf reste semblable à lui-même, celui des Panoramas, par contre, a revêtu une chemise neuve, un peu plus blanche, pas plus claire.

Curieux quartier, où la vie recommence, laborieuse, dès le soir, en marge de la vie nocturne, oisive et joyeuse, des boulevards. Quartier des imprimeries, le Croissant. On loge des machines toute neuves dans des maisons très vieilles. Les camions de papier ont peine à passer dans les rues étroites. Les voitures des Messageries Hachette font de longues queues dans l'attente du papier frais. La pensée de Paris est là, noir sur blanc. Et les mensonges. C'est là que *Paris-soir* installe son building, pas loin de celui de *l'Intran*. Usines de nouvelles. On les reçoit, on les enterre, on en fabrique d'autres. Grande gare de transit de la presse française, les innombrables bureaux, magasins, salles d'expédition des Messageries Hachette où travaille, avec une rapidité qui tient du prodige, une armée d'ouvriers qui vient seulement de prendre conscience de ses droits.

(Lire la suite page 22.)

La Semaine prochaine : Le 10^e ARRONDISSEMENT



Ci - contre à droite :
Il n'est guère de marché plus animé que celui de la rue Montorgueil.

Légende à trouver.

Rue du Croissant, déserte le matin, où des machines toutes neuves habitent dans des maisons très vieilles.

ployés sans travail. Ici, un prolétariat en veston noir et faux col blanc a vu passer les années heureuses sans jamais en bénéficier. Et il trinque durement, quand les bénéfices sont réduits.

Curieuse physionomie que celle de ce coin de Paris, où, en quelques minutes, vers 18 h. 30, la vie émigre. On a entendu, de midi à 15 heures, les tumultes boursiers faits de tous ces cris incompréhensibles aux profanes. Et puis la vie s'est réfugiée dans les bureaux. Tout d'un coup, de toutes les portes, dans les quartiers Vivienne et Gaillon, la vie s'échappe. On

amis lecteurs.

EN LISANT LA GRANDE ENQUÊTE :

VOUS NE CONNAISSEZ PAS PARIS

NE MANQUEZ PAS DE PARTICIPER A

NOS DEUX CONCOURS ORIGINAUX

UN CONCOURS POUR LES LECTEURS DE PARIS

NOUS AVONS PERDU UNE LÉGENDE

AVEC

QUATRE BEAUX PRIX PAR ARRONDISSEMENT

UN CONCOURS POUR LES LECTEURS DE PROVINCE : RÉPONDRE AUX DEUX QUESTIONS SUIVANTES

Quelles sont les cinq plus belles photos publiées au cours de notre enquête ?

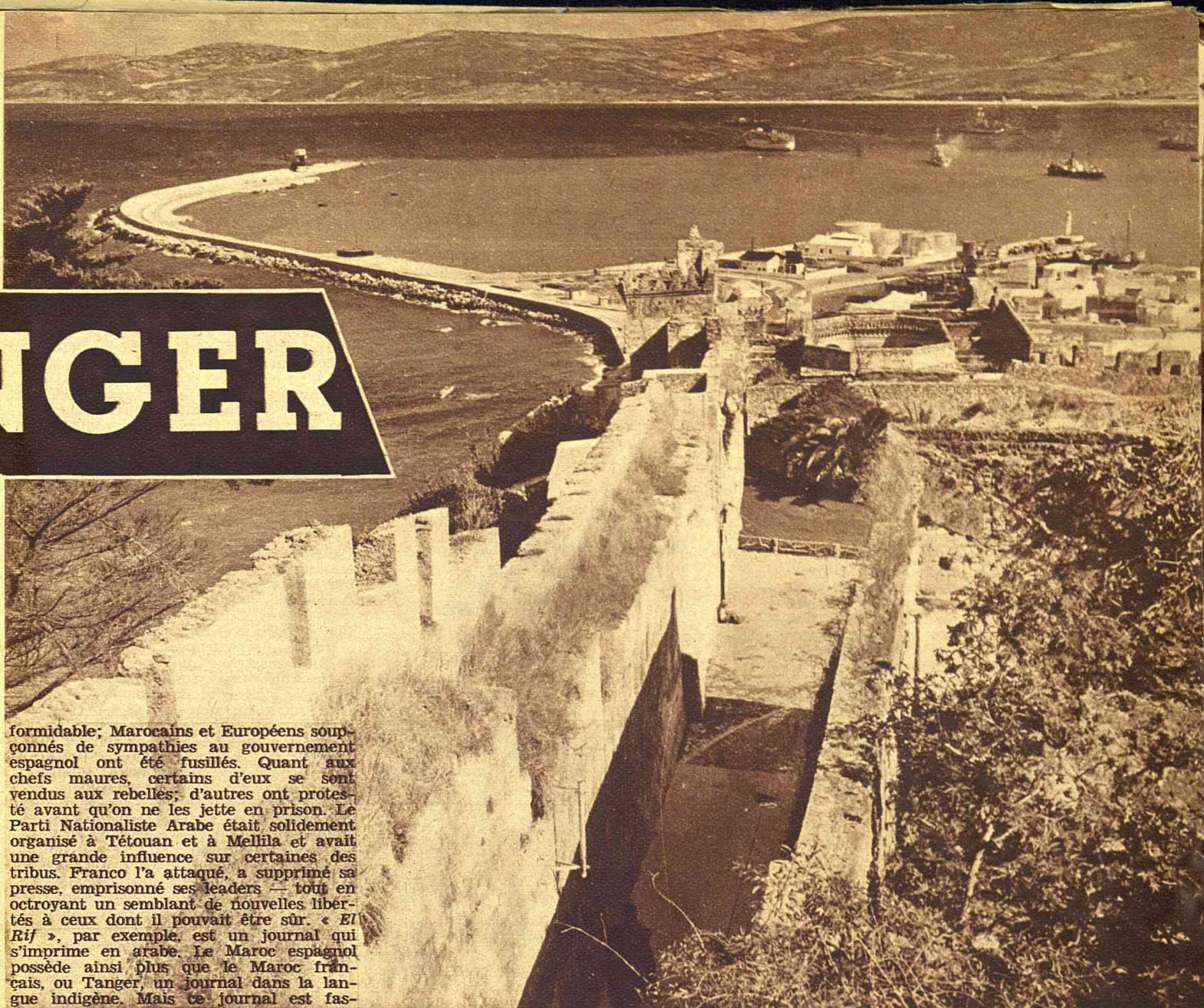
Quelles sont parmi toutes les photos publiées, les dix qui caractérisent le mieux Paris ?

3.000 FRANCS DE PRIX

A PARTAGER ENTRE 25 GAGNANTS

LIRE LES RÈGLEMENTS DÉTAILLÉS DANS NOTRE DERNIER NUMÉRO

TANGER



Carrefour de la pénétration fasciste en Afrique du Nord

PAR NANCY CUNARD

AVANT de retourner en Espagne, j'ai voulu faire un court voyage au Maroc avec un confrère. Nous arrivons à Tanger. Dans la rade se trouvent le « Hood », d'aspect majestueux, le plus grand cuirassé anglais, 1.200 hommes à bord; le « Quarto » et l'« Aquila », italiens, qui ont l'air par comparaison de bateaux de dernier ordre; le « Nürnberg », allemand, vient de partir.

On monte dans la ville qui a tout le pittoresque du bazar oriental; les siècles de la dignité arabe se sont évanouis sous la poussée européenne. Ce n'est plus que dans telle ou telle allure personnelle d'un Maure que subsistent une gravité, un charme, un sérieux. La beauté de quelques visages, des vêtements — c'est tout. Des femmes voilées, toutes en blanc, la vieille kasbah transformée en café maure.

Il fait nuit. Je suis à la recherche d'un savant andalou, le chef du mouvement culturel hispano-arabe, que je ne pourrai voir, car il se trouve à Tétouan, d'où, en raison de la terreur fasciste, il ne peut sortir; mais on me trouve une de ses connaissances, un musulman. Nous nous asseyons au café; nous causons.

— Tenez, voyez un exemple typique de la propagande fasciste parmi les indigènes.

De l'intérieur du café, place du Petit-Socco, la place centrale, on voit un sous-officier italien en uniforme qui cause longuement avec un Marocain en djellaba, à l'écart, dans l'entrée d'une maison.

— Ça n'a l'air de rien? Pour nous qui vivons ici et qui avons assisté aux violentes provocations des marins italiens, au moment où l'on prévoyait la prise de Madrid, nous voyons la continuation la plus systématique de leur campagne. Deux nuits de suite, à ce moment-là, ils ont saccagé les cafés de cette place, brisant les glaces et les tables aux cris de : « Vive le fascisme ». Ils avaient même débarqué un canon dans le port, canon qui était tout prêt à monter ici pour tirer sur la place s'ils avaient pu trouver un « prétexte » suffisant. Mais ça n'a pas marché; il y a eu une discipline parfaite parce qu'on avait compris leur jeu.

— Qu'on se rende compte de la situation des masses dans la zone espagnole. On y trouve une affreuse misère, l'ignorance, le chômage. Hélas! le gouvernement du Frente Popular en Espagne n'avait encore rien fait pour les indigènes, et le résultat est qu'ils sont un terrain facile à travailler pour les rebelles fascistes. Franco a commencé par leur promettre l'indépendance, une fois qu'il aurait gagné la partie contre le gouvernement, en échange de leur appui. En même temps, les fascistes ont taché de leur faire croire que les « marxistes » détruiraient non seulement les mosquées, mais jusqu'à la foi musulmane elle-même. Pourtant, l'Espagne a toujours respecté la religion et les mœurs mahométanes.

Comment a-t-on recruté tant d'indigènes? Au début de la guerre, on donnait à celui qui s'enrôlait une somme de 500 pesetas, une somme considérable pour un travailleur, un chômeur. On promettait 10 pesetas par jour. Mais une fois passé en Espagne, on a mis tous les Marocains dans les premières lignes de feu, dans toutes les attaques. Ils sont mal traités par les officiers fascistes; le froid l'hiver les décime; pas un blessé ne revient et leurs pertes sont énormes. Tout ça se sait maintenant, mais la répression est

formidable; Marocains et Européens soupçonnés de sympathies au gouvernement espagnol ont été fusillés. Quant aux chefs maures, certains d'eux se sont vendus aux rebelles; d'autres ont protesté avant qu'on ne les jette en prison. Le Parti Nationaliste Arabe était solidement organisé à Tétouan et à Melilla et avait une grande influence sur certaines des tribus. Franco l'a attaqué, a supprimé sa presse, emprisonné ses leaders — tout en octroyant un semblant de nouvelles libertés à ceux dont il pouvait être sûr. « El Rif », par exemple, est un journal qui s'imprime en arabe. Le Maroc espagnol possède ainsi plus que le Maroc français, ou Tanger, un journal dans la langue indigène. Mais ce journal est fasciste.

Un bruit de pas saccadés interrompt le récit. C'est le même petit groupe de trois marins italiens, revolvers à la hanche, qui a parcouru sans arrêt toutes les rues du centre comme une patrouille militaire, entre cinq et onze heures du soir.

Ces trois marins en ligne ont un air tout à fait spécial, qui tranche sur le genre des matelots anglais qui continuent à boire leurs bières et à brailler dans les bars en « bons enfants ». On sent des hommes qui se considèrent comme sur le pied de guerre. Quant aux marins britanniques, ils vous disent : « Nous n'avons rien contre les Italiens, mais ce sont eux qui ne nous aiment pas! »

Je questionne le musulman sur la zone espagnole, sur la possibilité de la traverser. « N'y songez pas. Le voyageur qui se rend au Maroc français par le train ou par l'autocar qui passent par la zone espagnole, le fait absolument au risque de sa vie. Vous êtes fouillé à chaque station, à chaque arrêt. Aussi, les cars et les trains y vont-ils à peu près vides. Il y a eu des cas où des Français et d'autres Européens ont ainsi disparu. On leur a pris tout leur argent, on les a mis de force dans les armées de Franco, ou bien on les a simplement fusillés. Les rebelles détestent surtout les Français, car ils savent où vont les sympathies du peuple de la France. Il n'y a pas de recours. Les nations ne vont pas déclarer la guerre à Franco à cause de la disparition de quelques particuliers! Les fascistes ne respectent rien. Leurs agents recrutent aussi dans la zone française, surtout du côté de l'Algérie.

« A Tanger, comme on le sait, il y a eu des enlèvements de citoyens espagnols républicains. Journaux et radios de la zone espagnole donnent les noms, le signalement des sujets loyalistes et réclament des poursuites contre eux.

— Et le consul espagnol d'ici?

— Un homme parfaitement loyal au gouvernement, un homme très sympathique.

Au bout de quelques jours, des détails viennent préciser comment se fait cette infiltration fasciste. Ici ce sont des indigènes qui ont reçu en cadeaux des appareils de T. S. F. ne donnant que les émissions de Séville, de Tétouan. Un musulman leur parle en arabe, de Radio-Séville (d'ailleurs, un très grand nombre de Marocains, ainsi qu'on le constate dans les rues, parle parfaitement l'espagnol, et

beaucoup moins bien le français). Là, c'est la pièce qui passe au chômeur, au mendiant, à condition qu'il crie : « Arriba Espana ». D'autres Marocains ont été payés pour porter le drapeau monarchiste espagnol. La religion musulmane proscriit le vin, l'alcool, mais les fascistes tangerois ont saoulé des Arabes afin de provoquer des incidents dans les rues. Si on la voit moins au café, c'est au dancing chic que la propagande hitlérienne s'étale sans pudeur. A côté d'un monsieur élégant sont assis deux jeunes Marocains « de bonne famille », qui ont l'air un peu ahuris. Le monsieur cause avec eux d'un air paternel. Le patron du dancing se plaint gentiment que « tout a tourné à la politique ».

A Tanger, la population se divise à peu près ainsi : Marocains, 35.000; Juifs, 11.000; Espagnols, 10.000, avec un nombre bien moindre de Français, et une poignée d'Anglais du genre colonel-en-retraite qui habitent de confortables villas sur les collines au-dessus de la ville. En ces dernières années, les intérêts italiens ont aussi pris pied dans cette espèce de Société des Nations, ce qui a servi de prétexte à la présence des bateaux de guerre italiens qui s'y trouvent depuis des mois, « appelés pour défendre les intérêts de leurs nationaux contre la possibilité d'une attaque de Franco »!

Dès le début de la guerre, au moins 1.500 volontaires espagnols sont partis d'ici pour lutter dans les troupes loyalistes. Des réfugiés de la zone espagnole continuent d'arriver, passant la frontière avec toutes sortes de difficultés. 2.000 autres volontaires y attendent un bateau et vont passer en Espagne à leurs propres frais. Les autorités espagnoles sont en train de nourrir journalièrement 350 réfugiés et ont ouvert la belle école moderne qui n'était pas encore achevée au moment qu'éclata la révolte. Sa construction a été terminée par des volontaires. L'instruction y était prévue sous le contrôle de l'église (comme c'était le cas presque partout en Espagne avant la révolution); mais à présent, plus de 300 enfants espagnols y reçoivent un enseignement laïque et moderne.

Si les fascistes de Tanger font une pro-

pagande assidue parmi les indigènes miséreux, a solidarité des travailleurs espagnols avec leur gouvernement se manifesta de manière imposante à l'enterrement d'un marin du « Jaime-Primero », qui venait de mourir de blessures reçues au début de la guerre.

Les guides parlent beaucoup du pittoresque marocain, mais se gardent bien de mentionner certains faits historiques, tels que l'exploitation des indigènes. Les résultats de cette exploitation se présentent pourtant à chaque pas qu'on fait. Ici ce sont des malheureux en loques, là de terribles petites baraques, des taudis en vieilles tôles rouillées rafistolées, avec des planches pourries. Le nombre de guenilleux est saisissant. Quant aux cabanes où ils vivent, s'ils ne peuvent en payer le loyer, on les en chasse. Ces taudis appartiennent à des Européens. Et, comme on commence à le savoir, je crois, en France, il n'y a absolument aucun secours de chômage pour les indigènes.

Nous avons lié connaissance avec un agent de police marocain qui nous a mené chez lui. Autour d'un thé merveilleux qu'il nous sert à la façon mauresque, il nous donne quelques précisions. Le chômage à Tanger englobe à peu près 60 % des travailleurs, tous des Marocains, bien entendu. Un travailleur européen gagne jusqu'à 60 francs par jour, un indigène reçoit de 5 à 10 francs. Ni droits syndicaux, ni presse indigène, ni aucun des autres droits que possèdent les travailleurs blancs. L'éducation n'est pas obligatoire, aussi trouve-t-on un grand nombre d'illettrés, malgré l'école mahométane et quelques écoles mixtes; ceux qui le peuvent donnent à leurs enfants une éducation plus soignée. Quant à ce Marocain lui-même, qui savait si éloquemment s'exprimer sur les abus, et chez qui on sentait un désir très sincère de collaborer aux réformes que pourraient faire les Européens, pour son travail de police égal à celui d'un agent européen, il recevait 800 francs par mois; l'autre en recevait 1500.

(Suite page 20)

LE CENTENAIRE DE POUCHKINE (suite de la page 13).

Quand à mon mariage vos réflexions la dessus seroient parfaitement justes si vous m'eussiez jugé moi-même moins poétiquement. Le fait est que je suis bon homme et que je ne demande pas mieux que d'engraisser et d'être heureux — l'un est plus facile que l'autre.

Il est bien aimable à vous, Madame, de vous intéresser à ma situation vis à vis le maître (1). Mais quelle place voulez-vous que j'occupe auprès de lui — je n'en vois aucune qui puisse me convenir. J'ai le dégoût des affaires et des *boumagui* (2) comme le dit le Cte Langeron. Etre gentilhomme de la chambre n'est plus de mon âge et puis que ferai-je à la cour? ni ma fortune ni mes occupations ne me le permettent.

II

21.VIII.1830.

Que je vous dois de reconnaissance, Madame, pour la bonté que vous avez eu de me mettre un peu au fait de ce qui se passe en Europe! Personne ici ne reçoit les journaux de France et en fait d'opinion politique sur tout ce qui vient de se passer, le Club anglais a décidé que le Prince Dimitri Galitzin a eu tort d'interdire l'écrit par ordonnance. Et c'est au milieu de ces ourang-outans que je suis condamné à vivre au moment le plus intéressant de notre siècle. Pour surcroît de peine et d'embarras mon pauvre oncle Vassili Lvovitch vient de mourir. Il faut avouer que jamais oncle n'est mort plus mal à propos. Voilà mon mariage retardé encore de 6 semaines et Dieu sait quand je pourrais revenir à Petersbourg. La *parisienne* (1) ne vaut pas la *Marseillaise*. Ce sont des couplets de vaudeville. Je meurs d'envie de lire le discours de Chateaubriand en faveur du Duc de Bordeaux. Ça a été encore un beau moment pour lui. En tout cas le voilà donc encore dans l'opposition. Qu'est-ce que l'opposition du Temps? (1) veut-il une république? Ceux qui l'ont voulu dernièrement ont hâté le couronnement de Louis-Philippe; il leur doit des places de chambellan et des pensions. Le mariage de Mde de Genlis avec Lafayette serait tout-à-fait convenable. Et c'est l'évêque Talleyrand qui devrait les unir. C'est ainsi que la révolution se voit consommée (3).

Je vous supplie, Madame, de me mettre aux pieds de Mesdames les Comtesses vos filles et de vouloir bien accepter l'hommage de mon dévouement et de ma haute considération.

A. POUCHKINE.

POUCHKINE ET NOUS

...Pouchkine naquit et vécut à une époque caractérisée par de formidables bouleversements sociaux, politiques et culturels.

Les grands esprits de cette époque — les philosophes, les poètes, les musiciens, les artistes, — étaient les porte-parole des préoccupations spirituelles de leurs peuples respectifs, mais ils

(1) L'empereur.

(2) Paperasses.

(3) La Marche parisienne. Paroles de Casimir Delavigne, musique arrangée par Auber, chantée dans les divers théâtres de Paris le 2 août 1830.

(4) Le Temps, journal à tendances libérales, fondé le 15 octobre 1829 par Jacques Coste.

(5) On appréciera l'humour de ce rapprochement des noms des trois vétérans de la Grande Révolution.



A.-S. POUCHKINE vers 12-13 ans, d'après le portrait gravé, servant de frontispice à la première édition du « Prisonnier du Caucase ».

créaient, en même temps, sur un plan des réalités plus vastes de l'Europe tout entière; leurs œuvres conçues sous le signe de l'universalité, étaient destinées à l'ensemble de l'humanité. C'est dans ce pathétique universel inspiré aux génies du début du siècle dernier par les tempêtes révolutionnaires, puissants élans des peuples vers la liberté créatrice, qu'il faut rechercher les sources des symphonies d'un Beethoven et des œuvres ardentes d'un Schiller ou d'un Byron. C'est dans le dynamisme intense de la pensée bourgeoise libérée de l'obscurantisme féodal et exempte encore de la peur de nouveaux orages révolutionnaires, que nous trouvons la clef de l'emprise qu'exerce sur nous encore aujourd'hui la philosophie idéaliste française du XIX^e siècle, ainsi que de l'intérêt profond que suscite en nous une œuvre telle que le *Faust* de Goethe.

C'est cette même universalité du sentiment et de la pensée qui anime l'œuvre entière de Pouchkine et qui détermine son importance pour nous.

Sur le plan national, Pouchkine est le premier grand poète russe de caractère européen. Avec lui, la culture russe devient un des aspects de la culture européenne, renfermant toutes les contradictions complexes et profondes inhérentes à l'époque de transition du féodalisme moyenâgeux au système bourgeois des temps modernes. Avec Pouchkine, les thèmes universels prirent définitivement racine dans la vie russe. C'est pourquoi la manière dont Pouchkine peint la réalité, sa façon de traiter les problèmes de l'époque, bien que limitées à une matière strictement nationale, cessent d'être un intérêt exclusivement russe, elles acquièrent une importance européenne.

Sur le plan européen, Pouchkine est le premier grand poète européen de nationalité russe qui, utilisant une nouvelle langue et des images nouvelles, reflète un nouveau secteur — le secteur russe — de la réalité européenne de son époque. La question de savoir si, sur le plan européen, il est aussi grand que Shakespeare, Goethe ou Dante dépasse le problème de sa grandeur personnelle et rejoint celui de l'universalité de la Russie du temps de Pouchkine... Cependant, en tant que premier grand poète d'une nouvelle langue européenne, d'une jeune culture nationale qui mûrissait dans ses rapports avec des cultures plus anciennes, Pouchkine, comparé à un Gogol, fut peut-être plus européen que russe. Or, il est inconcevable que le rôle universel de Pouchkine puisse diminuer à notre époque où les courants de la nouvelle *universalité* prolétarienne s'affirment de plus en plus dans la poésie de tous les pays...

La conception pouchkinienne de la vie s'apparente au pathétique vital des maîtres de la Renaissance. Par l'éveil constant de sa pensée qui résorbait tous les conflits de la vie, Pouchkine s'acheminait joyeusement vers la vie nouvelle. Héritier légitime de la culture du passé, par sa vie et son œuvre, il est l'homme des temps nouveaux, le porte-parole des tendances humanistes, l'annonciateur de la raison libérée et de la pensée indépendante.

L'intégrité morale de sa nature, son rire, la profondeur de son sentiment, la simplicité nue de sa peinture de la réalité résonnent à l'unisson avec les rythmes de la construction socialiste d'une nouvelle culture. Seule la révolution prolétarienne a insufflé aux masses libérées par elle, la notion de l'homme. Et chaque ouvrier, chaque kolkhozien, chaque citoyen du pays des Soviets, peut, en lisant Pouchkine, ré-éprouver après lui, avec joie et courage :

Vivent les muses, vive la raison,

Vive le soleil, que disparaissent les ténèbres! V. DESNITSKI.

APRÈS LE PROCÈS DE MOSCOU

(Suite de la page 3.)

Quelle que soit l'attitude respective des accusés, ils sont tous d'accord pour reconnaître comme fondées les accusations portées contre eux. Le terrain de l'accusation est solide sur plusieurs points importants, et il est hors de doute que les accusés ont organisé des attentats terroristes contre les chefs acuels du parti et du gouvernement, qu'ils ont voulu faire place nette pour prendre le pouvoir et que, entre eux et le groupe des stalinien c'était une lutte à mort dans laquelle ils faisaient bon marché à des vies humaines.

M. de Kérillis lui-même est obligé d'interrompre un article consacré à la critique haineuse de l'U. R. S. S. par cette réflexion :

« Certes je suis bien d'accord avec lui (Jacques Duclos) sur les liens qui existent entre la Gestapo d'Hitler et les trotskystes. L'Etat-major français est d'ailleurs parfaitement informé sur ce point. »

Il apparaît dès lors que les déclarations des accusés ont été la vérification rigoureuse de ce que l'accusation avait affirmé être le fait de ces accusés.

Nier une culpabilité reconnue en pleine lucidité — en plein essor intellectuel — par le coupable, c'est nier l'évidence.

Les défenseurs acharnés des Radek et des Piatakov se réfugient dans le dernier

asile d'un argument bien faible !

La concordance des dépositions !

Singulière trouvaille. Un complot suppose l'accord des intentions et des résolutions dans la conscience des conspirateurs et l'accord des conspirateurs entre eux.

Quoi d'étonnant à ce que les conspirateurs trotskystes, conspirateurs de métier, dirigés de loin par un conspirateur de talent, aient retrouvé, en expliquant leur entreprise manquée, l'enchaînement presque automatique des projets et des efforts qui étaient destinés à rendre leur entreprise victorieuse. Un moteur d'automobile séparé du châssis tourne inutilement, mais il n'en conserve pas moins les caractéristiques du moteur.

Que reste-t-il au dossier de ceux qui provoquent tant de zèle inattendu !

Le souvenir de Lénine ! Le réflexe de sens humain !

L'exemple du passé — de notre passé — atteste qu'une Révolution ne saurait se permettre l'attendrissement. Quand cet attendrissement a tout lieu d'être interprété par ses ennemis comme une défaillance, comme un premier défaut à la cuirasse que, jusqu'alors, rien n'a pu entamer.

Il est, certes, très douloureux de constater qu'au 20^e siècle le plus bel idéal, le

plus essentiellement fraternel, a besoin de la force non seulement pour vaincre mais pour persévérer dans sa victoire.

L'homme qui vient d'émanciper des millions et des millions d'hommes est contraint de refouler en lui les sentiments les plus naturels ! Il lui faut — par un cruel paradoxe — pour sauver une humanité, cesser longuement d'être humain !...

La Révolution russe — comme la Révolution française, est placée devant le même dilemme : périr ou frapper.

Qui donc oserait lui crier : « Péris » ?

Gabriel CUDENET.

OIGNONS A FLEURS GRATUITS

Notre catalogue sera bientôt prêt. Afin d'obtenir un certain nombre d'adresses d'amateurs, nous vous enverrons une collection choisie et gratuite de Jacinthes, Tulipes, Narcisses, Crocus, Iris, Gladiols, etc., en tout 212 pièces. Il vous suffira de nous adresser pour affranchissement, emballage, etc., un mandat-poste international de Florins : 0,90 (équivalent à Fr. : 10,60) et de mentionner votre nom et votre adresse complète sur le talon de ce mandat, surtout très lisiblement. Et aussi le nom de ce journal. Toute autre correspondance est superflue. — Jan Van Galen, Etablissement Horticole, Vogelzang-les-Haarlem (Hollande).

SPORTS

FRANCE AUT

Naissance d'une équipe de France

CONTRE l'Autriche, la jeune et al-lante équipe de Rouen a confirmé magnifiquement l'autre di-manche, la valeur de sa tactique : une grande vitesse d'exécution et une excellente technique courante. Je dis bien Rouen, car si les Normands ne sont que cinq dans le « onze » national, il est hors de doute qu'ils ont imprimé à l'équipe entière la marque de leur talent particulier. C'est vrai pour Payen et André entraînent à leur rythme endiablé le Sétois Gabrillargues; c'est vrai pour la défense, qui fut gagnée par la contagion de cette juvénile spontanéité; mais c'est vrai surtout pour la ligne d'avants, où Nicolas, Rio et Antoinette, galvanisèrent leurs deux partenaires (au reste jeune comme eux et pareillement rapides), le Marseillais Janin et l'aillier droit Nowicki.

Je sais bien qu'on me dira que les Autrichiens ont finalement battu par 2 buts à 1 l'équipe de France. Et aussi qu'en sport le résultat seul compte. Tout cela est vrai. Mais il est vrai aussi que nos jeunes équipiers ont fait une très belle partie et c'est loin d'être négligeable.

Devant les élégants joueurs de Vienne, adversaires de grande classe, les Français ne se sont pas laissés intimider. Au contraire, avec beaucoup de cranerie, ils ont pris l'offensive (et ce n'était pas sans risque), mené le jeu à leur cadence et fourni un match qui restera certainement parmi les meilleurs de l'équipe nationale.

D'aucuns croient que ce beau résultat est dû à ce seul fait que la forma-

tion opposée par un Gaston Bar grandes qu pas cepend

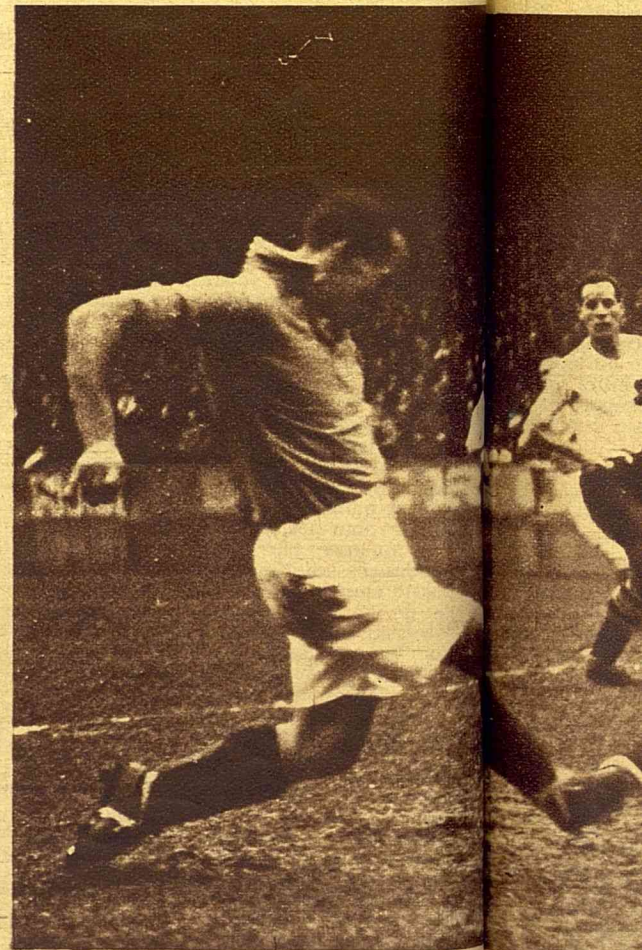
Simple des l'abord, sible, puisq appartienn rent journe et surtout, pérément ils n'ont pa fait, à nua relles; ils adaptées au Comme ils d'une grand non de vai forme aux ces.

Pour que comprendre tionner des (mais non bonne techn lités de no flexe, comb

POUR L'

Tous les je veulent acqu vêts de Pilot leur Service tiendront sa Fédération P tiques. 65. Paris (8^e).

La Fédération ronautiques de l'Air pou ment de ses laire.



NOVICKI marque un but pour la France.

CEAUTRICHE

ance
et al-
a con-
tre di-
que :
et une
Je dis
nds ne
natio-
nt im-
que de
i pour
ni-alle
à leur
brillar-
se, qui
cette
st vrai
ou Ni-
anisé-
reste
nt ra-
l'ailler

tion opposée à l'Autriche fut compo-
sée par un sélectionneur unique : M.
Gaston Barreau. Sans vouloir nier ses
grandes qualités, disons que tel n'est
pas cependant notre avis.
Simplement, les Français avaient
dès l'abord, une cohésion compréhen-
sible, puisque cinq joueurs sur onze
appartiennent au même club et opé-
rent journellement ensemble. Ensuite,
et surtout, ils ont joué avec leur tem-
pérament propre. Impulsifs, rapides,
ils n'ont pas cherché, et ils ont bien
fait, à nuancer leurs qualités natu-
relles; ils les ont tout bonnement
adaptées aux circonstances du match.
Comme ils étaient doués, au surplus,
d'une grande volonté de s'imposer, si-
non de vaincre, le résultat fut con-
forme aux plus optimistes espéran-
ces.

Pour que cela dure, il suffit de bien
comprendre cela et de toujours sélec-
tionner des joueurs en forme, mûrs
(mais non trop vieux), doués d'une
bonne technique et de toutes les qua-
lités de nos joueurs : rapidité, ré-
flexe, combativité.

Jacques ANTHEIL.

POUR L'AVIATION POPULAIRE

Tous les jeunes gens de 14 à 21 ans qui
veulent acquérir gratuitement leurs bre-
vets de Pilote, qui ambitionnent de faire
leur Service Militaire dans l'Aviation, ob-
tiendront satisfaction en s'adressant à la
Fédération Populaire des Sports Aéronau-
tiques, 65, avenue des Champs-Élysées,
Paris (8^e).

La Fédération Populaire des Sports Aé-
ronautiques est agréée par le Ministère
de l'Air, pour s'occuper tout particulière-
ment de ses Sections d'Aviation Popu-
laire.



LES SPECTACLES

LES FILMS

COURRIER SUD

Un Pilote de la ligne Toulouse-Dakar
qui vient d'enlever à un mari bourru une
cousine tendrement aimée est obligé de
partir pour le Sud où il sauve des tribus
marocaines révoltées, un aviateur en pan-
ne. Mais il meurt d'une balle au moment
où il va être sauvé, et la femme adultère
retourne auprès de son mari. Le film de
Pierre Billon est réalisé avec une cer-
taine honnêteté dans le médiocre. plu-
sieurs scènes sont près de l'excellence,
mais elles sont toujours gâchées par un
dialogue exécrable qui prête au hausse-
ment d'épaules « Vous êtes ma reine de
Chine — Et vous mon pirate des Tropi-
ques... que vogue notre galère aux voiles
d'écarlate vers les portes dorées de l'ave-
nir ». Où diable a-t-on jamais entendu
débitier de telles fadaïses. Ce n'est même
plus de l'Edmond Rostand, mais du Ros-
tand fils, et l'on s'étonne que l'excellent
écrivain qu'est Saint-Exupéry ait laissé
enjoliver son œuvre de telles délicatesses.
Malgré ces réserves, *Courrier Sud* est sans
doute supérieur à la moyenne courante
des films français et est parfois dans un
esprit sympathique. (Film français, Mari-
gnan.)

PAYS SANS MUSIQUE

La grande-duchesse de Lucques a in-
terdit la musique. Des bootleggers de la
roulade et du violoncelle se mettent à
trafiquer et le plus fort d'entre eux, un té-
nor, d'accord avec le chef de la police,
fait une révolution qui obtient de la
grande-duchesse la révocation de son édit.
Une opérette viennoise avec musique de
Strauss et coups de gueule de Richard
Tauber, réalisée à Hollywood. Il y a ça
et là des moments amusants, une satire
lourde et superficielle des régimes de dic-
tature ou de prohibition, et on a tiré
le parti qu'on a pu du physique ingrat
du chanteur fameux. Mais ceci ne suffit
pas à rendre supportable ce spécimen
d'un genre faux et roucoulant. (Film amé-
ricain, Marigny.)

RAMONA

En Californie, une jeune Espagnole
tombe amoureuse d'un chef indien. Com-
me par bonheur elle est métisse, elle
peut l'épouser sans choquer les convenan-
ces. Ils mènent dans une fertile vallée
une existence heureuse lorsqu'arrivent
des colons américains qui massacrent
les Indiens. Pris pour un voleur de che-
vaux le chef est tué à son tour. Un bel
Espagnol console sa veuve. Il y aurait
eu sans doute matière à faire un beau
film en reprenant sur le mode réaliste
le thème traditionnel de ce roman du si-
cle dernier qui dénonçait avec fureur les
horreurs de la colonisation. On n'a fait
ici qu'une banale collection de cartes pos-
tales en couleur. Loretta Young est sans
grand charme, et, dans le rôle du chef
indien, Don Ameche, a, si j'ose dire, la
prestance du casque du même nom.
(Film américain en couleurs, Le Balzac.)

LE COUPABLE

Au moment de requérir une condamna-
tion à mort, un procureur reconnaît dans
l'accusé qu'il a pour charge d'accabler,
son fils, un « bâtard », jadis abandonné.
Et le magistrat requiert contre lui-même,
se jugeant le vrai coupable. On a fait un
film de ce vieux mélo inventé par Fran-
çois Coppée et qui pêche par un opti-
misme peu respectueux de la vraisem-
blance. Obligés de traiter cette histoire,
le metteur en scène, Raymond Bernard,
et l'adaptateur, Bernard Zimmer, ont tout
fait pour escamoter la grossière ficelle
qui leur était imposée. Ils ont détaillé
la vie de jeune homme du procureur, mon-
tré avec quelque bonheur mais bien trop
d'outrance, des scènes de famille bour-
geoise avant et pendant la guerre. Mais ils
n'ont pu esquiver le dénouement et il est
piteux malgré la surcharge des incidents
d'audience. On a voulu faire du Daimar,
on est resté au niveau de feu Henriot.
Regrettons que malgré l'esprit sympathi-
que qui l'anime souvent, cet essai de ra-
jeunissement d'une vieille turlutaine soit
un échec. (Film français, Olympia.)

CHARLIE CHAN AUX COURSES

« Très humble Chinois, faire observer
que Noble animal... ». Le détective chinois

incarné par Warner Oland parle chinois
comme les « paysans » portent des blou-
ses bleues et des paniers d'osier d'où sort
une tête de canard, sur les scènes des
music-halls de province. Il débrouille se-
lon des règles aussi prévues et plus im-
muables que l'alternance des rimes mas-
culines et féminines dans les tragédies
classiques, l'écheveau des crimes fabriqués
à plaisir par un industriel en histoires
policières. Une histoire banale, banale-
ment contée. (Le Balzac, Film américain.)

Georges SADOUL.

NOUS AVONS AIMÉ

UN PEU

Les Verts Pâturages (sermon nègre);
Courrier Sud (à la rigueur); *La Guerre*
des gosses (si vous aimez les enfants);
Désir (marivaudage); *Hélène* (plein de
bonnes intentions); *Monsieur Personne*
(amusant); *Club de Femmes* (intéressant);
Images de la Vie (émouvant); *Trafic*
d'Armes (policière); *Cirque* (music-hall
soviétique).

BEAUCOUP

Le Général est mort à l'aube (réussi);
My Man Godfrey (baroque); *La Vie fu-
ture* (beaux truquages); *Je suis un Evadé*
(admirable); *Swing time* (dansant); *Sing*
Baby sing (cabaret américain); *Femmes*
en Révolte (sauvage).

PASSIONNEMENT

Les Bas-Fonds (prix Delluc); *Les Temps*
Modernes (Charlot); *Terre sans Pain* (do-
cumentaire dramatique); *Le vandale*
(puissant); *Mr Deeds* (extravagant); *Tcha-
païev*, *La Jeunesse de Maxime*, *les Ma-
rins de Cronstadt*. (Trois chefs-d'œuvre
soviétiques); *La Belle Equipe* (remarquable).

PAS DU TOUT

Capitaine Janvier, *Coleen*, *Les Hommes*
nouveaux, *Mon Père avait raison*.

TROISIEME ANNIVERSAIRE

Le 6 février aura loupé sa carrière de grande date. On ne dira pas « le 6 février » comme on dit « le 2 décembre », ou « le 9 thermidor ». C'est que le 6 février fut suivi du 9 et du 12, et que loin d'être un signal pour d'autres incendies, le feu à l'autobus place de la Concorde, contrairement à la volonté de ceux qui provoquèrent l'émeute, éclaira pour l'histoire le plus brusque et le plus bouleversant des réveils de la conscience populaire.

Depuis ce jour-là, la France a retrouvé, ou plutôt recréé sa jeunesse. Mais elle l'a recréée justement contre les hommes du 6 février, contre les escrocs qui ne flattaient la jeunesse que pour emprisonner sa vie, contre ceux qui ne parlaient de l'honneur et de la propriété de la France que pour la réduire en esclavage et la livrer à ses ennemis.

9 février. Nous marchions boulevard Magenta, vers la statue de la République noyée dans un épais brouillard, et la marée fasciste roulant ses flots noirs s'est brisée sur les corps de nos morts. Frères communistes et socialistes. Frères suscitant, au-dessus de Paris, l'ombre héroïque de la Commune, que nos ennemis croyaient à jamais inerte. 12 février. Non, ils ne passeraient pas. Non, ils ne sont pas passés. Quelques jours plus tard, notre petit Vuillemin tombait parmi nous, boulevard de Ménilmontant. Frères communistes et socialistes, ils ne sont pas passés.

Ils sont aujourd'hui devant Madrid. En ces jours anniversaires de ceux où la liberté de la France s'éveilla en sursaut, voici trois ans, où au jour d'imposition sanglante du fascisme répondirent les jours de notre union, en ces jour anniversaires nous penserons à nos frères d'Espagne. Frères communistes, frères socialistes, frères anarchistes, frères républicains. Et nous n'évoquerons nos morts que pour trouver dans leur exemple la force d'aider comme il faut l'Espagne antifasciste.

Et ce n'est pas par vain souci historique que nous remettons ici sous vos yeux la photo de l'autobus en flammes. Elle est reproduite d'un journal de Hitler, l'illustré nazi « Illustrierter Beobachter », où elle reparut récemment dans un numéro spécial anticomuniste, avec une légende attribuant aux communistes l'incendie allumé

par les fascistes. Cela dans le but de prouver que la France du Front populaire est en proie à l'anarchie, au « bolchevisme » et à la dévastation. Ainsi, trois ans après, le 6 février des « gens d'ordre » continue de servir la propagande antifrançaise des sectateurs de « Mein Kampf ». Voilà de quoi réjouir le cœur « national » de M. de Kérillis !

Nos ennemis les fascistes n'ont pas désarmé. Ne nous endormons pas. Ils ont deux haines au cœur : la haine de la liberté et la haine de la France.

Ecoutez : « Il est aujourd'hui temps de dresser un réquisitoire contre la France... il est clair que nous sommes aujourd'hui l'un des peuples les plus méprisés et les plus dégradés du monde... Nous saurons enfin que lorsque la D. N. B., agence officielle du Reich, écrit : « En France et en Russie, on nourrit des intentions belliqueuses contre les autres peuples », c'est vrai. »

Cela n'est pas traduit de l'illustrierter Beobachter, journal illustré hitlérien. Cela a paru le 13 janvier 1937, en français, dans un journal paraissant en France, une immonde feuille fasciste qui a volé à Jules Vallès son titre : « L'insurgé ».

Frères communistes, frères socialistes, frères radicaux, frères du peuple de France, que ces jours anniversaires vous inspirent la vigilance et vous rappellent que la lutte n'est pas finie.

Pierre UNIK.



LE COMITE DE FRONT POPULAIRE DU V^e ARRONDISSEMENT

L'EXPOSITION SUR L'ESPAGNE

vous invite à visiter PHOTOS - AFFICHES - DOCUMENTS - JOURNAUX

qu'il organise jusqu'au lundi 15 février. 10 bis, rue Amyot (entre les rues Tournetfort et Lhomond) Métro : « Place Monge » et qui est ouverte tous les soirs de 20 heures à 22 heures plus les samedis et dimanches de 14 heures à 19 heures.

Samedi 6 fév., à 20 h. 15 : Conférence, d'André Ribard, de Paix et Liberté, sur la tragédie espagnole.

UN INNOCENT SORT DE PRISON

C'était à Lyon, le 5 avril 1931. La crise entraînait dans sa phase la plus aiguë. Le chômage augmentait, la plupart des chantiers étaient désertés. Dans les foyers ouvriers s'installaient la misère, la famine.

Or, dans ce même temps, certains patrons qui employaient de la main-d'œuvre à bon marché, faisaient faire des heures supplémentaires parce qu'ils ne voulaient point embaucher des chômeurs syndiqués qu'ils auraient été contraints de payer au tarif syndical. M. Costes, qui exploitait un chantier rue du Tonkin, était accusé d'être un de ces mauvais patrons.

Ce jour-là, alors qu'il surveillait le travail, surgirent deux hommes à vélo, qui lui reprochèrent son attitude antiouvrière. Une discussion commença qui tourna rapidement à l'agresse. Tout à coup, un des deux bicyclistes sortit un revolver et un coup de feu claqua.

Tandis que le tireur et son compagnon remontaient sur leurs machines et prenaient la fuite, on s'empressait autour de l'entrepreneur qui avait eu la cuisse traversée par la balle.

Quatre jours plus tard, le blessé mourait.

L'enquête piétinait quand parvint au parquet une lettre anonyme accusant Villard d'être le meurtrier. On le rechercha. On le trouva d'autant plus aisément que n'ayant rien à cacher, il ne se cachait pas. Il était à Toulouse, où on lui avait signalé des possibilités d'embauche.

Quand il sut de quoi on l'accusait, il protesta de son innocence avec la plus grande énergie. Il ébranla la conviction du juge. Mais l'affaire était trop grave.

D'ailleurs, avait dit le juge à l'inculpé, ça ne tire guère à conséquence. Je vais transmettre votre dossier à la Chambre des mises en accusation, vous passerez aux Assises et vous serez acquitté.

Et voilà comment le 2 novembre de la même année, l'innocent comparait devant les jurés du Rhône. C'est à l'audience que se produisit la chose monstrueuse qui devait faire embastiller le

maçon, qui risqua même de lui coûter la tête.

Quelqu'un, peut-être l'auteur de la lâche dénonciation anonyme, avait suscité un faux témoignage. Celui d'un malheureux Italien, Fredi, qui, le jour du drame, travaillait sur le chantier pour le compte de la victime. Sous la foi du serment, Fredi affirma qu'il reconnaissait en Villard l'auteur du coup de feu.

Ce témoignage, ce pouvait être la peine de mort. Le jury n'était cependant pas complètement convaincu. Il accorda les circonstances atténuantes, ce qui ne rimait à rien, car, de deux choses l'une : ou c'était Villard le coupable, et la peine qui sanctionne un meurtre commis avec préméditation est celle de la décollation, ou ce n'était pas lui et il fallait l'acquitter. Il fut condamné à dix ans de réclusion et dix ans d'interdiction de séjour.

Il y a quelques mois, alors que dans un groupe d'ouvriers on évoquait cette condamnation que tous ceux qui avaient connu Villard jugeaient abominable, Fredi se laissa aller à dire qu'il n'était pas du tout sûr que le tireur et ce dernier étaient une seule et même personne. On devine la réaction indignée des témoins de cet aveu. Devant la tempête qu'il venait de soulever, le faux témoin prit peur. Il gagna l'Italie. On le croit maintenant en Ethiopie.

Mais les organisations ouvrières avaient été saisies. Un vieux camarade de l'emmuré, Quettaud, ancien secrétaire du Syndicat du bâtiment, fonda un « Comité Villard ». Les élus de la classe ouvrière furent mis au courant de l'événement et entreprirent aussitôt des démarches au ministère de la Justice. Ceci se passait en juillet dernier. Des pétitions circulèrent. Elles se couvrirent de milliers de noms, ceux de la quasi-totalité des gars du bâtiment de la région lyonnaise.

Il y aura tantôt un mois, le Garde des Sceaux revoyait le dossier et Villard bénéficiait d'une première mesure de bienveillance, une remise de peine de deux ans.

A Quettaud qui, au parloir de la Centrale, lui annonçait la nouvelle, il s'écriait, tout pâle d'émotion :

— Oh! continuez! Je veux bien faire mon temps, bien que je n'aie pas mérité ça; mais faites qu'on me libère de l'interdiction de séjour, de la « trique ».

C'était au matin du vendredi 22 janvier. Le soir, la grâce pleine et entière était signée. Le lendemain, un télégramme parvenait à la Centrale. C'était l'ordre de libération. A 10 h. 15, Villard était libre.

Ses premières paroles à Quettaud et aux secrétaires de diverses organisations du bâtiment qui l'attendaient à la porte de la prison, furent : « Merci à tous. Vous savez ce que je faisais avant. Vous allez voir que je n'ai pas perdu de ma foi, ni de ma combativité. Vous n'aurez pas affaire à un ingrat. Ce que vous avez fait pour moi, je vais le rendre à la classe ouvrière. »

Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer de l'ouvrier qui, la Liberté à peine reconquise, rejoint une formule, une trinité chère aux travailleurs qu'il ne connaît pourtant pas, en s'inquiétant du Pain comme de main.

Le soir, la grâce pleine et entière était signée. Le lendemain, un télégramme parvenait à la Centrale. C'était l'ordre de libération. A 10 h. 15, Villard était libre.

Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer de l'ouvrier qui, la Liberté à peine reconquise, rejoint une formule, une trinité chère aux travailleurs qu'il ne connaît pourtant pas, en s'inquiétant du Pain comme de main.

Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer de l'ouvrier qui, la Liberté à peine reconquise, rejoint une formule, une trinité chère aux travailleurs qu'il ne connaît pourtant pas, en s'inquiétant du Pain comme de main.

Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer de l'ouvrier qui, la Liberté à peine reconquise, rejoint une formule, une trinité chère aux travailleurs qu'il ne connaît pourtant pas, en s'inquiétant du Pain comme de main.



TANGER

(Suite de la page 17)

C'est dans cette maison même que s'est présenté un exemple de la façon dont on « recrute » dans la zone espagnole. Mon compagnon trouva la famille dans un grand état de consternation, car on venait de lui apporter la nouvelle qu'un jeune parent, un Marocain de Tanger, qui était entré dans la zone, venait d'y être saisi par les fascistes qui lui avaient donné le choix d'avoir la tête coupée, ou bien d'entrer dans les troupes de Franco pour aller se battre en Espagne. Quoique sujet de la zone internationale, il n'y avait pourtant rien à faire pour le libérer. Quelques jours plus tard, une bande de 200 marins italiens faisaient irruption dans les bureaux du journal « Democracia », un quotidien espagnol du Front Populaire, et les saccageaient aux cris de : « Viva il Duce ! »

Si l'on est déprimé par l'aspect d'une grande partie de la population indigène de Tanger, on est outré, révolté par son état de misère à Casablanca, au Maroc français. Il faut penser qu'on s'y méfie des journalistes qui peuvent faire des révélations désolantes en parlant simplement de ce qui se voit. Un passeport porte-t-il la mention « écrivain », on vous questionne minutieusement à l'entrée. La misère sur une telle échelle ne se cache pas. Refoulée, tassée, empilée dans un quartier insalubre aux vieilles maisons basses, aux échoppes obscures, contigu, mais complètement séparé de l'énorme ville européenne, on se demande bien de quoi peut vivre la majorité des travailleurs marocains? Un tiers, la moitié même, de cette population vous paraît en loques — partout des mendicants, des mains tendues, des pauvres enfants dont les visages et les têtes sont couverts de croûtes, des vieillards étendus par terre.

Pour les fascistes, au Maroc, il semble que la France n'a rien à voir avec le gouvernement qu'elle s'est donné, aussi n'est-il nullement surprenant de trouver à Casablanca des bureaux du Parti Social Français, avec photo du comte de La Rocque à la devanture. Le Parti Communiste (qui vient de fonder à Casablanca son premier journal régional : « Clarté »), et le Parti Socialiste ont tenu des meetings dans une douzaine de villes marocaines pour appuyer les revendications du Comité d'Action Marocain : liberté de presse et de réunion, droit syndical, réforme de la justice musulmane, émancipation progressive de tous les prolétaires musulmans par l'application au Maroc des lois sociales votées en France.

Voici un exemple de la façon dont les fascistes du Maroc recrutent pour Franco. Une mère s'est présentée au journal « Maroc-Socialiste » en déclarant que son fils venait d'être reconnu à Algésiras dans les troupes rebelles, habillé en soldat ; les « Croix de Feu » l'avaient emmené chez elle sous prétexte de lui procurer du travail à Meknès. Un autre jour ce sont deux douaniers de la zone française qui sont saisis par les fascistes espagnols à la frontière. La colère, l'indignation parmi les travailleurs est grande, et il arrive, même ici, quelques réfugiés, tel que celui qui me parle de sa fuite de La Linea, près de Gibraltar. Là les rebelles font chanter l'hymne nazi et l'hymne fasciste italien; celui qui ne le salue pas peut s'attendre à être fusillé, comme l'a été une femme qu'il connaissait pour la seule raison qu'elle avait un numéro d'« El Porvenir » (journal démocratique); on administrait à des femmes enceintes des doses massives d'huile de ricin; lui-même n'avait réussi à sortir de cet enfer que grâce à la possession d'un passeport anglais qui lui avait valu le sauf-conduit des autorités rebelles.

Dans la zone française, il y a une forte sympathie pour la cause du gouvernement espagnol, ainsi que l'attestent ceux qui ont pu s'échapper de la zone espagnole et qui passent dans la première pour regagner leur pays et s'engager dans les troupes loyalistes. Un de ces derniers petits groupes a déclaré que le Maroc espagnol était un parfait enfer, qu'on y avait fusillé cinquante pour cent des républicains et qu'à Melilla il ne restait presque plus d'hommes. On y voyait les rues pleines de femmes et d'enfants en deuil. On y voyait aussi à présent un nombre d'Allemands qui augmentait sans cesse. Ceux-ci étaient transportés dans des cars aux initiales I. S. M. A., celles de la Société minière qui exploite le Rif.

Nancy CUNARD.

les conseils de Ginette

NOTRE CUISINE

POUR LE GOUTER DES ENFANTS

Voici deux recettes de « cakes », bons et nourrissants, et qui, si on a le soin de les tenir dans une boîte en fer-blanc, peuvent se conserver plusieurs jours. Ils ont des noms très poétiques : « gold cake » et « silver cake », ce qui veut dire le gâteau d'or et le gâteau d'argent. Commençons par la recette du :

Gâteau d'or : Il faut, pour le faire, 4 jaunes d'œufs, 2 tasses de farine, 1 tasse de sucre en poudre vanillé, deux petites cuillerées de levure en poudre, 3/4 de tasse de lait et 1/2 tasse de beurre. Mélangez très intimement le beurre et le sucre vanillé avec une spatule en bois; lorsque le mélange est bien lisse, ajoutez les jaunes d'œufs, une pincée de sel et tournez fortement. Vous versez alors la farine tamisée et, petit à petit, une demi-tasse de lait. Vous verserez la levure dans ce qui reste de lait, vous mélangerez bien et l'ajouterez ensuite au reste, en allant très doucement et en tournant sans arrêt. Il ne vous reste plus qu'à verser cette pâte, qui doit être onctueuse et lisse, dans un moule à cake, préalablement garni de papier sulfurisé et bien beurré. Faites cuire, à feu doux, entre trois quarts d'heure et une heure; vers la fin de la cuisson, enfoncez dans le cake un instrument pointu (une aiguille à tricoter, par exemple) pour mesurer le degré de cuisson. Pour faire le Gâteau d'Argent, la manière de procéder est tout à fait semblable, les mesures les mêmes et les ingrédients presque tous identiques sauf... que l'on emploie les blancs d'œufs au lieu des jaunes et que, ceux-là, battus en neige, s'incorporent en dernier lieu. On ajoute également, pour lui donner plus d'arôme, un peu de zeste de citron râpé.

VOTRE BEAUTE

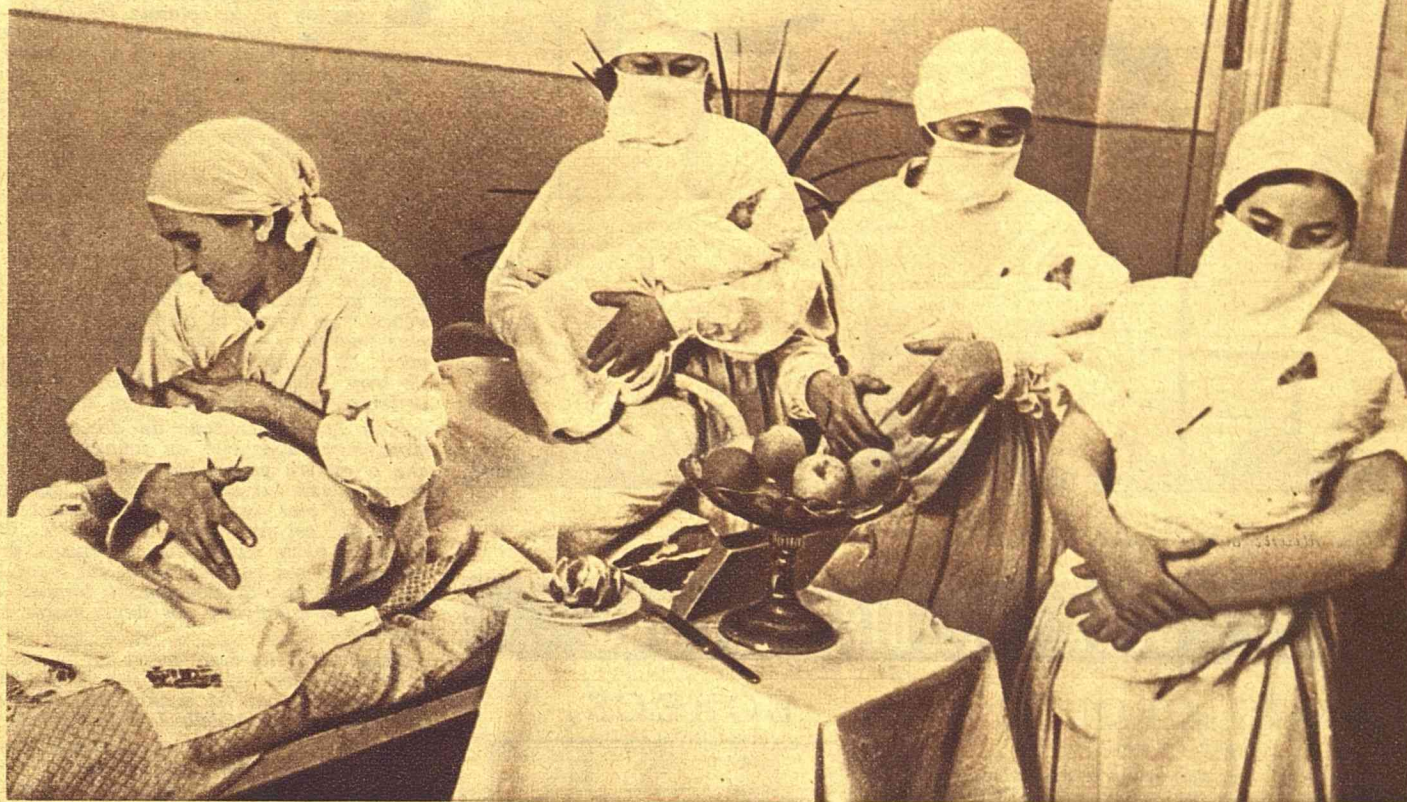
Des lectrices me demandent comment venir à bout de ces vilains points noirs qui sont bien fréquents, surtout chez les femmes qui n'ont que peu de temps à consacrer à soigner leur visage. Il est, à vrai dire, difficile de les faire disparaître d'une façon définitive. Une des premières choses à faire est de veiller au bon fonctionnement du foie et des intestins. Du point de vue local, vous pouvez essayer ces différents traitements :

1° Matin et soir, lavez les parties atteintes de comédons avec un peu d'ouate trempée dans le mélange suivant : 2 cuillerées à bouche d'eau bouillante, autant d'eau-de-vie de lavande et autant de salicylate de soude en solution.

2° Enlevez les comédons, lorsqu'ils deviennent très visibles, avec un petit appareil spécial que vous trouverez dans une pharmacie, non sans avoir nettoyé votre visage au préalable. Frottez doucement ensuite avec de l'alcool pur ou avec ce liquide : alcool à 90°, 250 grammes; solution sulfo-fuschine 1/2 cmc.; essence de roses d'Orient, 5 gouttes; essence de cannelle de Ceylan, 5 gouttes; essence d'amande amère, 2 gouttes; kaolin lavé 5 gr.; eau distillée de laurier-cerise, 1 litre. Hélas, je pense que le prix de cette lotion sera assez onéreux, je peux donc finir avec une recette plus simple :

♦ ♦ ♦
Ether sulfurique, 50 grammes; alcool à 90°, 50 gr.; teinture de benjoin, 1 gr.; camphre en solution, 1 gr., comme pour le précédent vous passez ce liquide sur les parties du visage que vous venez de débarrasser des points noirs, vous pouvez même vous en servir pour le nettoyage du visage deux ou trois fois par semaine, à condition d'avoir la peau très grasse.

La femme - le foyer - l'enfant



Catherine NKANTIEVA, une jeune Moscovite de 29 ans, vient de mettre au monde 4 fillettes. La mère et les bébés se portent aussi bien que possible et de nombreux cadeaux affluent à la Maternité.

Un an d'emprisonnement à Marguerite COURET

Vous connaissez tous ce drame navrant qui a été évoqué jeudi dernier devant la 15^e Chambre correctionnelle.

Une jeune bonne de 21 ans, Marguerite Couret, devait, en plus de son travail ordinaire, assurer la surveillance des 3 enfants de sa patronne, Mme Cheneau, 2 fillettes de 7 et 4 ans, et un petit garçon de 2 ans. La jeune domestique laissa un moment les enfants sans les surveiller. Les enfants s'amusaient avec le robinet du gaz, et quand la bonne revint, elle les trouva asphyxiés. Le petit garçon put être ramené à la vie; les deux fillettes succombèrent.

L'histoire est profondément affligeante en elle-même. Ce qui est aussi douloureux, c'est que la jeune domestique s'est vue condamnée jeudi dernier à un an d'emprisonnement.

Ainsi, dans l'esprit du juge, la jeune fille porte toute la responsabilité de ces deux morts. Et pourtant... des tragédies analogues n'arrivent-elles pas lorsque des mères, elles-mêmes, ont la garde de leurs enfants?

Ainsi, la justice condamne, jette de déshonneur sur une malheureuse, brise sa vie, sans se rendre compte de la détresse morale dans laquelle elle se trouve; mais elle ne songe pas à condamner une organisation sociale qui se désintéresse totalement de l'enfance.

Ce drame, d'intérêt particulier, ne nous oblige-t-il pas à envisager un problème d'intérêt général, et qui est d'une actualité brûlante.

Combien y-a-t-il d'ouvrières, de mères de famille, qui, moins fortunées que Mme Cheneau, qui, elle, pouvait avoir une bonne, sont obligées de laisser leurs enfants sans garde, pendant leurs absences?

Est-il donc impossible d'envisager le développement de maisons spéciales où des enfants dont les parents sont obligés d'aller à leur travail, soient rassemblés sous la surveillance attentive de personnes altérées, qui, de plus pourraient les guider dans leurs jeux. Cela ne simplifierait-il pas la question? Bien des drames seraient évités, et ces organisations donneraient à l'enfance une atmosphère de vie, de mouvement, de gaieté. Cela éviterait ces enfances solitaires dans un logis désert et sombre, cela éviterait bien des tristesses d'enfants qui marquent l'homme pour toute la vie.

PT.



MODE & COUTURE

Une robe gaie et jolie

En piqué blanc, en cotonnade à carreaux si c'est sur une robe unie, ce petit plastron fera gai, jeune, net. Il est indépendant de la robe et n'est retenu que par le boutonnage du devant, boutonnières verticales, face à face, dans lequel on passe des boutons jumelles en nacre, en verre ou en cuir. Il faut le faire en double épaisseur de tissu et piqué tout autour à un demi-millimètre du bord. Dans le dos, le plastron se termine en col marin mais très court, dix centimètres environ. Je vous conseille d'amidonner légèrement les pans du plastron et très fortement le petit col à pointes.

Ce même modèle, exécuté en lamé, orné de boutons jumelles ou de clips en strass, porté sur une robe de lainage sombre toute simple, lui donnera un cachet aussi « habillé » que le plastron de piqué lui donnera le cachet « sport ». Ainsi, deux plastrons (75 centimètres pour chacun) permettront d'utiliser la même robe à deux fins différentes.

VIENT DE PARAÎTRE

EDITH THOMAS

LE REFUS

ROMAN

Jeune fille 1937

12 Fr.

RAPPEL

LA REMISE DES CAILLES

par G. DAVID

10 fr.

IL ÉTAIT UNE MINE

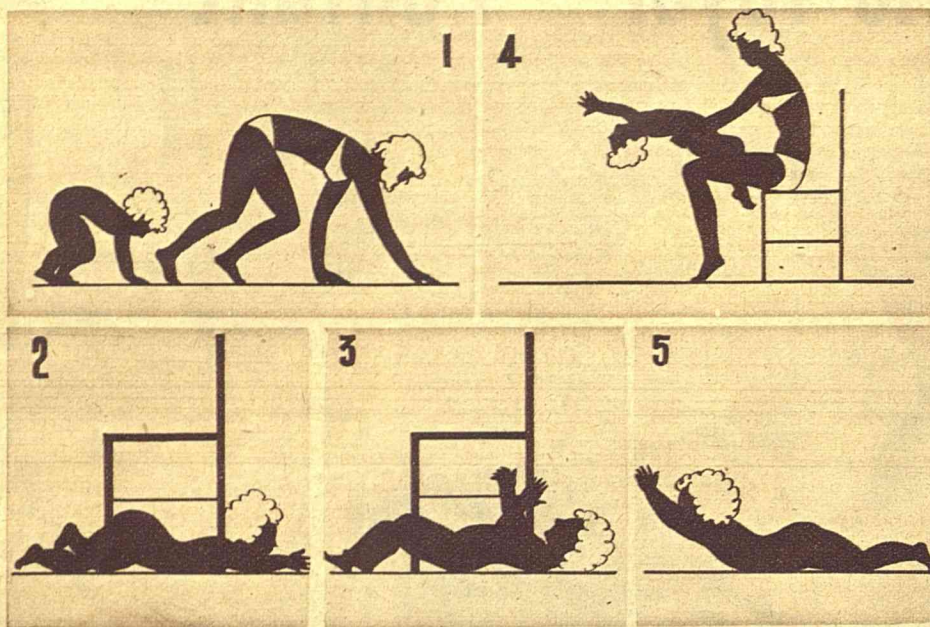
par R. GARMY

15 fr.

Editions Sociales Internationales

24, Rue Racine, PARIS

5 minutes de culture physique



Jeux et distractions

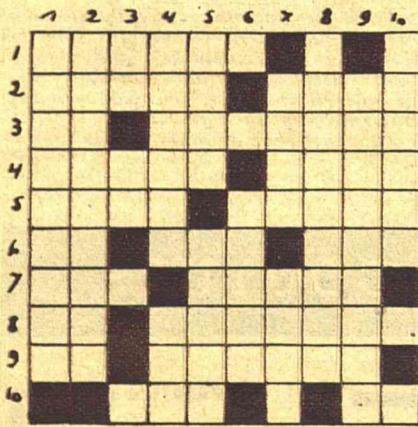
MOTS CROISÉS

HORizontalement

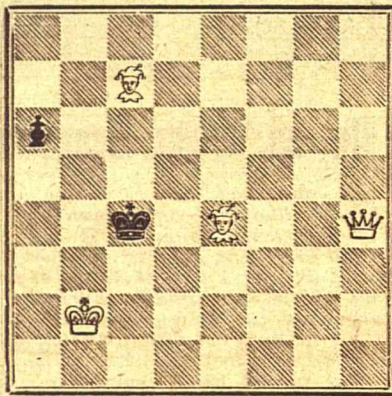
1. La déresse de cette contrée est un atout d'Italie. — 2. Apparence - Ville forte d'Italie. — 3. Fleuve étranger - Elles représentent un fléau contre lequel il faut lutter de toutes nos forces. — 4. Ville de France - Maladie de la peau. — 5. Prénom - Parente proche. — 6. 2 lettres de de « Albert » - Pronom - Louange (vieux mot). — 7. Massif montagneux du Maroc espagnol - Un vapeur gouvernemental espagnol qui vient d'être canonisé par la flotte d'Hitler. — 8. Elle fut changée en génisse par Jupiter - Ville maritime de l'Italie. — 9. Préposition - Il soutient ouvertement Franco. — 10. Béante - Conjonction.

VERTICALEMENT

1. Art de mesurer les distances parcourues à pied au moyen de certain instrument. — 2. Celle de Franco a déclenché un conflit odieux et sanglant. — 3. Préfixe - Mesure étrangère. — 4. Il vient de remettre au haut-commissariat espagnol, à Tétouan, une note française concernant l'infiltration allemande au Maroc - Interjection qui sert à appeler. — 5. Une ville martyre - Port de la Rome antique. — 6. Ville de France. — 7. Résine du pin et du sapin - Certaine poudre blanche. — 8. Le Gouvernement républicain espagnol vient de s'y transporter. — 9. Celles des miliciens et des Marocains de Franco est chaque fois terrible. — 10. Celles d'Hitler sur le Maroc espagnol sont maintenant connues.



ÉCHECS



PROBLEME N° 47

Ch. NUAGENT.

(Lasker's Chess Magazine)

MAT EN 3 COUPS

Solution du n° 45

1. Tg3 blocus.

Si 1., Fe1 u3 ou c3 2. Cc3 suivi du mat

Si 1., 95 2. Cf6+

Si 1., Fa1 2. Dc4 !

Si 1., c4 2. Cc3

VIE DE LÉNINE

Traduit du russe par Jeanne TOSCANI



Connaitre et comprendre la vie et l'œuvre de Lénine, ce n'est pas seulement pénétrer les secrets d'une personnalité incomparable et prestigieuse, c'est du même coup étudier et avoir la clé des problèmes essentiels qui bouleversent la vie sociale des hommes d'aujourd'hui.

Un volume grand format : 20 fr.

E. S. I. 24, Rue Racine - PARIS

Ch. postal 974-41

VOUS NE CONNAISSEZ PAS PARIS

(Suite de la page 16)

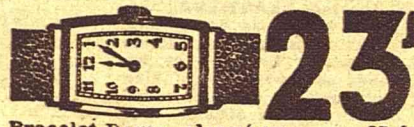
Le médecin que vous avez été voir pour votre petite fille de trois ans, vous a dit qu'elle a une légère déviation de la colonne vertébrale et qu'elle respire mal. Il vous recommande de lui faire faire de la gymnastique respiratoire et des mouvements pour fortifier les muscles du dos. Vous me dites que vous avez essayé de lui faire faire tout cela, mais que l'enfant ne s'y prête qu'à contre-cœur. — Cela ne me surprend pas, — on ne peut demander à un enfant de cet âge l'effort de concentration et de compréhension nécessaire. Pour la faire respirer, il faut seulement faire votre possible pour qu'elle joue et coure en plein air le plus possible — courir, jouer au ballon, etc., en résumé qu'elle s'ébâte en liberté et qu'elle soit à l'air le plus possible — ne pas l'empêcher de remuer, de s'agiter — sauf si elle s'essouffle trop. Tâchez de retenir son attention, le temps qu'elle reprenne son souffle.

Pour la gymnastique du dos, faites le mouvement avec elle, en jouant, la marche à quatre pattes est excellente. Vous pouvez aussi lui dire de passer sous une chaise, à plat ventre, en imaginant que la chaise est un pont. Une autre fois, qu'elle y passe sur le dos. Et encore prenez-la sur vos genoux, faites-lui lever les bras et laissez-la doucement tomber en arrière en appuyant vos deux mains sur son dos.

Essayez qu'elle reste aussi sur le ventre et qu'elle lève la tête et les bras. Tout cela est très bon et si vous le faites en jouant, je pense qu'elle le fera volontiers.

D'autre part, évitez les agglomérations, le cinéma, etc... mais cela va de soi!

Marie LATOUR



Bracelet Dame, plaqué or 25 fr.

Directement de la Fabrique

à nos Clients. Garantie 6 ans

À ces prix exceptionnels, il ne sera pas déduit plus de 3 montres par client.

4 Horlog. Doubs, 96, r. d'Hauteville, Paris

GARANTI 5 ANS Cycles HOEL

136, rue Darnéme, Paris

Cycles de PRÉCISION depuis 120

ÉCLAIRAGE VÉLO

DYNAMO CHROMÉE

surpuissante, 6 volts.

Phare luis, éclairage à l'arrêt. Feu rouge.

GARANTI 5 ANS. FACTURE

Env. FRANCO-paiement livraison

avec PHARE, 2 ampoules

AÉRODYNAMIQUE... 59

PNEUS et ACCESSOIRES au PRIX de GROS

Catalogue gratuit. Ouvert dimanche matin

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

Activités de Paris. Les affaires, le travail ont envahi l'arrondissement au point d'en chasser presque tous les vestiges de l'histoire. De coin en coin, une plaque, une fontaine — la Fontaine Gaillon, par exemple, tout étonnée de se trouver si à l'étroit — le fronton grec qui reste d'une chapelle comme rue de Tracy, une statue oubliée sur une triste place, celle de Louis XIV, place des Victoires, une tour dans une cour d'école, la Tour de Jean Sans Peur, rue Etienne-Marcel, seul vestige du grand Hôtel des Ducs de Bourgogne.

Les affaires sont les affaires, n'est-ce pas. Pour bâtir un building, on a chassé du boulevard le délicieux Pavillon de Hanovre. Les constructeurs se fichent bien du passé, et de l'art. Ils bâtissent des bureaux, des magasins à n'importe quel prix, quand la place est bonne.

Et quand l'emplacement n'est pas favorable, eh bien ! on laisse les vieilles maisons. Tout simplement. Les administrations, les casernes, on les installe dans de vieux couvents, rue de la Banque. Mais, éventrer les tas de maisons déjà croulantes, c'était bon pour le baron Haussmann. Le percement de la rue du Quatre-Septembre fut une des dernières opérations de sa dictature d'urbaniste. Quand tracera-t-on à cette voie, déjà, d'ailleurs, bien trop étroite pour la circulation du matin et du soir, des perpendiculaires hardies ?

Car une quarantaine de milliers de Parisiens habitent dans l'arrondissement de M. Paul Reynaud. Ils habitent dans les loges des concierges ou dans celles des gardiens de banque. Mais ils habitent, aussi, surtout, les logements du coin Dussoubs-Greneta, ou d'autres pâtés qui ne valent pas mieux.

Un rude programme édilatoire pour des élus qui n'auraient point de soucis trop étroits, comme les pauvres messieurs Lannote, Béquet et Dailly. Seulement, directeur d'Allez frères, le premier se préoccupe bien plus de la création d'un syndicat professionnel dans sa maison que du quartier du Mail. M. Béquet brode ses petites affaires et M. Dailly offre une permanence au P. F.

Mais les écoles, dans cet arrondissement peu dense, trouvent le moyen d'être surchargées. Elles sont vieilles et sans confort, rue Etienne-Marcel, rue de la Jussienne. Il n'y a pas de piscine, bien sûr, pas de gymnase non plus. Pas une seule salle de réunion.

Et pas de square. Mais non, le tout petit square Louvois, c'est tout, c'est tout, c'est tout. On demande des arbres. Il faudrait, aussi, bâtir des maisons neuves pour les habitants de ces îlots insalubres. Et puis, en attendant, utiliser, pour loger mieux les enfants anémiques, toutes ces maisons vides, à cause de la crise, et qui resteront vides, parce qu'il y a, dans Paris, des magasins plus spacieux et des bureaux plus clairs.

Retenus toute la nuit au Croissant, chez Hachette, dans les cafés et théâtres, comme employés, une bonne partie des travailleurs de l'arrondissement réclament, eux, d'avoir des transports nocturnes à des prix abordables.

Sans doute faudrait-il, encore — car les hôpitaux sont bien loin — installer un Pavillon de chirurgie et de médecine d'urgence au centre d'un quartier où les accidents de la circulation sont nombreux, où ceux du travail ne sont pas rares.

L'arrondissement manque de dispensaires. On touche, pourtant, aux bas-fonds de la misère humaine dans certains taudis, comme on touche aux bas-fonds de la déchéance des créatures, à certains coins de rues, en marge du boulevard Sébastopol.

Assainir Paris.

Un beau programme pour les électeurs bourgeois de M. Paul Reynaud. Alors ? on attend.

Elle est lente à comprendre, la grande Bourse et l'aristocratie commerciale.

Elle a spéculé, des années, sur la timidité, la résignation de son prolétariat à manches de lustrine.

Et maintenant elle s'effare un peu de voir que l'on réclame aussi du pain, dans les bureaux où passent les millions.

Dans les banques, aux dernières élections des délégués, la C. G. T., sur 158 délégués en obtient 129...

La City française s'éveille à la connaissance de la condition humaine...

Claude MARTIAL.

DU NEVEU DE MON Oncle Jules

QUI de neuf à Paris, Sylvestre? me demanda, une fois de plus, mon oncle Jules.

Je n'eus pas le temps de répondre.

Il me semble, répondit le faux-col, que l'enquête si impartiale de M. Dorgelès constitue à elle seule une nouveauté considérable!

Je dis le faux-col, parce que c'était un faux-col. Un de ces faux-cols qu'on dirait, tant les coins cassés en sont distants l'un de l'autre, faits pour manger, sans l'abimer ni gêner les mouvements de la pomme d'Adam, de la tarte. Au-dessous de ce faux-col, il y avait une jaquette recouvrant un corps masculin, digne et ventru. Au-dessus du faux-col, il y avait une de ces honnêtes et impressionnantes têtes de vieillard pensif comme on n'en rencontre que dans la rubrique des nécrologies d'« Excelsior ». Vous savez : « On annonce la mort du comte de Forcalquier, ancien ministre de France à Monaco, administrateur-délégué des Etablissements Krapfen, mort en son domicile, avenue de la Grande-Armée, dans sa quatre-vingt-quatorzième année. Le défunt était fils du comte Anasthase de Forcalquier et de la comtesse, née Madeleine de Commercy, tous deux décédés... »

Ce faux-col s'appelait Pierre, de son prénom, et Gervais, de son nom de famille et était économiste; c'est-à-dire qu'il publiait dans des journaux financiers, lus — rarement — par quatre financiers et — hélas! — par quelques dizaines d'épargnants, des articles où revenaient avec la régularité d'un hoquet d'ivrogne les mots : réserve, valeur-or, stabilité, prime, échéance, dividende, placement, confiance et père de famille. Seulement, le nom de M. Pierre Gervais n'était pas, ou plus exactement, ne semblait pas, aux yeux des autres économistes, assez distingué. Aussi le conseiller de mon oncle Jules avait-il ajouté à son nom celui de sa défunte maman, née Petit. Et M. Pierre Gervais-Petit était ainsi devenu le modèle de l'économiste distingué.

Suivez-moi bien, dit-il, du ton d'un monsieur qui va prononcer des paroles trop intelligentes et trop subtiles pour son auditoire et qui prend celui-ci en pitié. Suivez-moi bien, cher ami. Que remarque, en Russie, M. Dorgelès, l'un des écrivains les plus représentatifs de cet admirable « Gringoire », qui ajouta vaillamment, aux Croix de Bois de la guerre, celles de l'émeute et celle de Salengro? Il remarque que dans ce pays, d'où dispa-

rut ce qu'on nomme avec emphase le capitalisme (et qui n'est au fond que le règne de la prévoyance, de l'épargne, de l'information financière, de l'économie classique et irréprochable), ce sont les pauvres qui dépendent. On s'est étonné de cette phrase — bien à tort, je pense, car elle est des plus révélatrices. Par exemple, que se passe-t-il chez nous, je ne dis pas actuellement, car la France est désolée par la venue au pouvoir de gens dont le moins que nous puissions dire est que voici huit mois qu'ils conduisent notre pays à une catastrophe dont je ne cesse de dire qu'elle est une question d'heures, mais en temps normal, quand M. Laval est au gouvernement, ou M. Flandin, ou M. Doumergue, ou M. Poincaré, ou n'importe? Oui, que se passe-t-il alors dans notre pays? Vous voyez, dans des quartiers aisés, des gens aisés dépenser à leur aise. Et dans les quartiers pauvres, les pauvres gens, à qui va, naturellement, toute notre sympathie (ma sœur dirige l'œuvre du Relèvement de la Femme par l'Exemple), dépenser selon leurs moyens, leurs petits moyens. Le circuit de la dépense et de la recette est ce que nous appelons, nous autres économistes, un circuit... heu... un circuit fermé. La richesse se renouvelle d'elle-même; les petites gens qui vivent petitement apprennent par là même la valeur sociale de la richesse, laquelle en utilisant leur travail permet aux petits de vivre, eux aussi, à leur façon, mais enfin de vivre. Suivez-moi bien. Imaginez à présent ce pays dont M. Dorgelès serait revenu désenchanté si jamais il avait eu la moindre illusion. Les pauvres dépendent. Si ce sont les pauvres qui dépendent, c'est que les riches sont moins riches que les nôtres. D'où cette première conclusion que la prétendue richesse de l'Union Soviétique est inexistante, car une richesse sans riches, c'est une richesse inutile, perdue. Je ne sais si vous me suivez bien? Mais si les pauvres dépendent là-bas, alors qu'ici c'est une justice à rendre à nos petites gens raisonnables de France), ils dépendent parcimonieusement, c'est que le sens de l'économie disparaît, ou tend à disparaître. D'où cette seconde conclusion que le prétendu progrès réalisé en Russie est inexistant, car on ne peut nommer progrès le développement de l'insouciance, l'amoralité du gaspillage. Je pense que vous me suivez tou-

jours? Et comment s'étonner alors si ces dépendances sont, M. Dorgelès le reconnaît, « misérables »?

— Parbleu! dis-je, non que cela me parût évident, mais M. Gervais-Petit avait prononcé le mot misérable d'une voix aiguë, comme s'il me qualifiait de la sorte, et je tenais à le rassurer, à m'attirer ses bonnes grâces. M. Gervais-Petit est le seul sujet à propos duquel ma tante Marceline, ma cousine Esther, mon cousin Dieudonné, et jusqu'à mes cousines Thérèse et Jeannine et mon frère Lucien soient entièrement d'accord : c'est que mon oncle Jules a le plus grand tort de suivre ses conseils.

— Suivez-moi encore. Les acheteurs d'ici vont aux Galeries Lafayette...

— Pourquoi aux Galeries Lafayette? demandé-je.

— Disons au Printemps, concède M. Gervais-Petit.

— De quoi te mêles-tu? grogne mon oncle. Pourquoi pas aux Galeries Lafayette?

— Cela revient au même, dit l'économiste. Donc, nos acheteurs vont au Printemps...

— Pas du tout : aux Galeries Lafayette! s'insurge mon oncle, dont le regard me foudroie.

— Peu importe! nos acheteurs, dis-je, vont dans un grand magasin acheter du drap. Ils en achètent dix mètres...

Je pensai à part moi : c'est un problème; il va me demander : « Combien ont-ils dépensé, sachant que le mètre de drap coûte... »

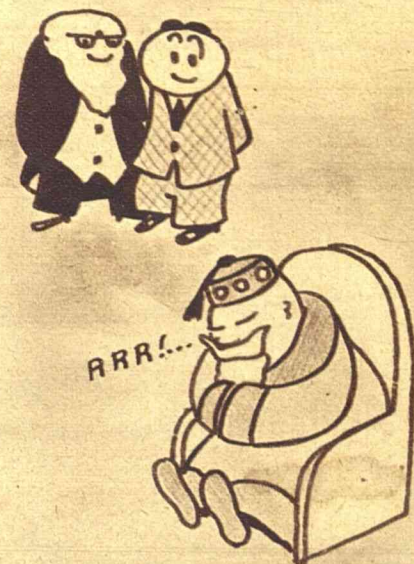
— Tout au contraire, les acheteurs russes vont faire leurs emplettes. Il leur est interdit, affirme M. Dorgelès, d'acheter plus de cinq mètres de drap. Pourquoi? Suivez-moi bien. Lorsque les pauvres achètent, les autorités sont contraintes de limiter officiellement leurs dépenses, sans quoi ces pauvres viendraient à charge à la collectivité. Mais limiter la vente, c'est appauvrir le commerce, le pays, l'humanité. Et voilà, Monsieur, ce qu'on appelle « un progrès »!

La tête de mon oncle Jules s'était inclinée sur sa poitrine. Le gland de sa calotte noire battait la mesure aux variations économiques du discoureur. Celui-ci se tourna vers moi :

— Je crois, monsieur, que Monsieur votre oncle s'est assoupi.

— Je le crois aussi, monsieur.

— Peut-être conviendrait-il que nous nous retirassions?



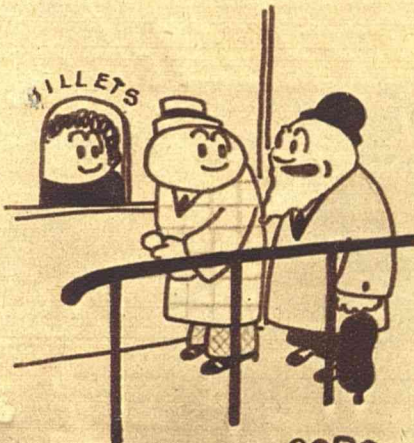
— Que nous nous retirassions? Peut-être, monsieur, peut-être.

— Suivez-moi bien, monsieur... Je le suivis. Jusqu'au métro Tournelles.

— Je vous laisse prendre les billets, me dit cet économiste économe; je n'ai pas de monnaie. Ah! la monnaie, monsieur! Suivez-moi bien...

Sylvestre HAUTON.

P. c. c. : Casimir LECOMTE.



SORO

ECOUTEZ!

IL FAUT BRISER LES FILETS DU MENSonge !

C'EST la grande voix de Romain Rolland qui vous parle. Dans son admirable message adressé au mouvement Radio-Liberté, il définit ainsi sa position face aux problèmes que se posent les sans-filistes français :

« Dans le combat millénaire entre la liberté et l'oppression, les airs étaient jusqu'à notre temps, épargnés. L'asservissement et l'exploitation pesaient sur la terre et sur l'eau; ils ne s'agissaient pas à l'air; de ce côté, au moins, l'esprit pouvait s'échapper. Ils y songent aujourd'hui. Ce n'était pas assez que le ciel fut peuplé des noires ailes d'avions, portant la mort suspendue sur les cités et les campagnes. Un filet de mensonges s'est tendu dans les airs, d'un bout à l'autre du monde, au-dessus des nations. L'esprit étouffe dessous. L'esprit est asservi. »

« Il faut briser le filet. Il faut que les peuples libres puissent tendre leurs antennes par delà les frontières, et sur toute la terre, les uns vers les autres et vers la vérité... La vérité nous est volée par ceux qui veulent nous asservir... Contre eux, peuples et hommes libres, ayons nos veilleurs à leurs postes d'écoute... »

L'enjeu de la bataille électorale pour les conseils de gestion, c'est justement ceci : Il faut chasser les agents des grandes Compagnies de la direction de nos postes à nous, des postes d'émission de l'Etat, créés et soutenus des deniers du peuple. Il faut y mettre d'autres compétences qui sauront rejouer son programme, liant l'agréable délassément aux informations utiles et véridiques.

C'est pourquoi les sans-filistes du Front Populaire voteront aux élections radiophoniques prochaines pour les listes du mouvement « Radio-Liberté ». Que pas un ne manque à cette consultation générale des auditeurs. Elle décide de la vie radiophonique de notre pays pour plusieurs années.

F

JEUDI 4 FEVRIER

20 h. 30 : PARIS-P.T.T., MARSEILLE, GRENOBLE (Groupe B). — Depuis la Comédie-Française : « La Rabouilleuse », d'Emile Fabre.

◆◆◆

— Depuis l'U.R.S.S. : 21 h. 05 : MOSCOU-KOMINTERN (1744 m.). — relayée par Kiev R.W. 87 (ondes 1.210 m.). — La situation des aveugles en U.R.S.S.

VENDREDI 5 FEVRIER

20 h. 30 : TOUR-EIFFEL, LYON (Groupe C.). — Depuis la Salle du Conservatoire : Concert symphonique de musique tchécoslovaque. Œuvres de Josef Suk, B. Martinu, L. Janacek, A. Dvorak, sous la direction de M. Fritz Zweig.

◆◆◆

20 h. 30 : STRASBOURG, RENNES (Groupe D.). — Depuis le Théâtre de l'Odéon : « Eugénie Grandet », pièce d'Albert Arrault, d'après H. de Balzac.

◆◆◆

SAMEDI 6 FEVRIER

20 h. 30 : LILLE, LIMOGES, TOULOUSE (Groupe E.). — « Les Bas-Fonds », drame de Maxime Gorki. — Depuis l'U.R.S.S. :

21 h. 05 : MOSCOU-KOMINTERN (1.744 m.). relayée par Kiev R.W. 87, 1.210 m.). — Emission française. Les esclaves du capitalisme. Questions et réponses.

◆◆◆

DIMANCHE 7 FEVRIER

20 h. 45 : RADIO-PARIS, BORDEAUX, NICE, MONTPELLIER (Groupe A.). — Depuis la Comédie-Française : « Les Affaires sont les Affaires », d'Octave Mirbeau.

◆◆◆

20 h. 30 : STRASBOURG, RENNES (Groupe D.). — Depuis l'Opéra-Comique. — Depuis l'U.R.S.S. : R.W. 96 (onde 39.89). 18 h. — Emission française. Le socialisme et la famille.

◆◆◆

LUNDI 8 FEVRIER

20 h. 30 : LILLE, TOULOUSE, LIMOGES (Groupe E.). — Concert symphonique, donné par l'Orchestre National, sous la direction de M. D. E. Inghelbrecht. Œuvres de Mozart, Boccherini, Louis Aubert, Igor Strawinsky.

◆◆◆

— Depuis l'U.R.S.S. : 15 h : MOSCOU-KOMINTERN (1.744 m.). relayée par V. Z. S. P. S., on-

des 25 m.). — Concert consacré au centenaire de la mort du grand poète russe, Pouchkine

◆◆◆

MARDI 9 FEVRIER

21 h. 30 : PARIS-P.T.T. — Concert de musique de chambre (Quatuor Cabot). Œuvres de Bach, Gluck, Haendel, Schubert.

◆◆◆

— Depuis l'U.R.S.S. : 20 h. : U. Z. S. P. S. à ondes courtes. — L'Emission française. La politique mondiale dans l'opinion publique soviétique.

◆◆◆

MERCREDI 10 FEVRIER

20 h. 45 : RADIO-PARIS, BORDEAUX, NICE, MONTPELLIER (Groupe A.). — « Fragonard », comédie musicale en 3 actes, livret de A. Rivoire et Romain Coolus, musique de Gabriel Pierné, orchestre et chœurs Félix Rougel, sous la direction de M. Rosenthal.

Écoutez l'Espagne tous les jours à :

12 h. 45 : VALENCE 41-37. — Informations en français. 20 h. 30 : BARCELONE P.S.U. 42-08. — Emission en français. 23 h. 30 : VALENCE (352 m. 90). BARCELONE E.A.J. 15 (393 m. 05). MADRID, UNION-RADIO (274 m.).

regards

10
11.25
2.100 BELGES
0.400 SUISSE
24 pages

une MORT INEXPLIQUÉE une œuvre étouffée

Qui
avait intérêt à la disparition

Alexandre ULAR

?

Nous répondons

« Les marchands de canons
et les 400 familles :
200 en France
200 en Allemagne »

LE PROCÈS DE MOSCOU PAR GABRIEL CUDENET

VOUS NE CONNAISSEZ PAS PARIS LA GRANDE ENQUÊTE
DE CLAUDE MARTIAL
Le 1^{er} et le 2^e arrondissements